

# Le songe d'Armand<sup>1</sup>.



## « Je suis bien chaud<sup>2</sup>.

Bien aise...

Bien aise là, dans cette pente, je crois. Etendu parmi les herbes qui me protègent des roches. Comme aux plus beaux jours calmes et tièdes du printemps. Cependant nous voici entre la saint Dominique et la saint Augustin. A quelques jours je crois de la saint Louis.

Passé, le printemps...

A travers mes paupières closes le soleil s'abaissant m'offre d'immenses voûtes, des ciels précieux de mosaïques d'or, de corail et de miel, des chapelles violettes, de multiples lancettes aux fins vitraux flamboyants. Des draperies pourpres sans fin le long des murs. Les piliers de granite sont teints de rouge profond et décorés de rinceaux couleur d'ambre et de feuilles blanches.

Rouge. Rouge comme le champ de notre écu<sup>3</sup>. De gueules et d'or qui sont aussi les émaux du Languedoc, comme notre parler prompt et coloré.

De sang et de soleil. Du bon et loyal sang dont nous sommes et de la chaleur de nos engagements, épée au poing.

Incrédule, je me découvre à ce point volontiers offert aux mystères. Fléchi et troublé par telles merveilles. Je me le reproche. La vie est tant courte, et on porte si peu d'attention à ce que nos songes nous amènent.

Je me surprends à goûter la rêverie. Moi que tous ne connaissent que chevauchant et guerroyant. Mes gens n'en croiraient ni leurs oreilles ni leurs yeux. Je les entends affairés au loin.

Ce sont bien eux, n'est-ce pas ?

---

<sup>1</sup> Vous trouverez en bas de page les notes sur les tournures et la signification des mots, et dans le complément après le récit, le détail des précisions historiques.

<sup>2</sup> . Tournure locale issue de l'occitan, pour « J'ai bien chaud ».

<sup>3</sup> . L'écu de la maison d'Alegre, connue à Allègre depuis 1122, se blasonne soit « de gueules à six fleurs-de-lis d'or, 3, 2 et 1 », soit « de gueules semé de fleurs-de-lis d'or ».

Je ne pensais pas m'être autant écarté du château et des miens. Les moissons expliquent-elles déjà cette lointaine agitation que je perçois comme à travers une éternité d'air immobile.

D'où me vient cette sensation d'un air épais ?

Chaud.

Et rouge. Mouvant comme une onde sans limites, profonde et calme.

Je comprendrais presque ce qu'ils disent.

L'écho de Bard<sup>4</sup> me répète leurs apostrophes étouffées. Je le sais bien, de la cime de Baury on entend fort clairement ce qui se dit au bord du ruisseau de Fonteline ou dans mes champs en fonds de Bard, de Serres jusques au Chier, le long de l'étang de Pratlong où nos poissons et écrevisses sont laissés en vivier avant d'être servis à ma table. S'appeler de l'un à l'autre, criant ou sifflant, est un usage et un jeu que j'ai toujours connus. Enfant, je les imitais en cachette de mon père. Les mugissements des taureaux, comme les bêlements des brebis, franchissent le col qui relie Bard à Baury. M'enchantent les mélodées de mes darioleurs, les plus anciens de mes bouviers. Les maîtres du dariolage, du briolage<sup>5</sup> auxquels obéissent les bœufs mieux encore qu'à l'aiguillon. Leurs voix puissantes montent jusqu'à moi depuis les prés en pente de Bard. Fenêtres ouvertes elles emplissent les chambres de mon château de Baury. Symboles de paix puisque je n'ai le loisir de les écouter qu'entre les temps de combats.

Les femmes qui descendent laver le linge aux sources de Fonteline échangent leurs commérages baissant la voix. Comme si elles craignaient d'être entendues depuis le bourg. D'expérience elles se savent bien inspirées de chuchoter...

Les ordres rudes et chauds de mes jaques<sup>6</sup> sont autant de signes que j'aime entendre. Ils me disent que mes terres sont vigoureusement travaillées.

Les greniers seront pleins. Depuis ce printemps le temps de l'herbe se maintient, humide et doux comme il est bon qu'il soit. La chaleur de notre été va profiter à nos récoltes. Si de nouveau nous vient un hiver vif et tranchant comme l'an passé, nous ne serons pas pris au dépourvu, nos granges garnies.

Mais que viennent les robeurs<sup>7</sup> et...

Dieu, faites que ce songe me dure encore. Longuement. Lentement.

**Des chevaliers** approchent dont les chevaux martèlent lourdement le sol. Là-haut, par-dessus le talus dont je fais ma couche, ils m'apportent l'apocalypse de Jean et viennent sous mes murs clamer la gloire de ma vieille noble maison.

Leurs sabots résonnent dans ma poitrine et font trembler la roche de Baury. Je tourne mes yeux clos vers ces illustres cavaliers et du fond du rêve où je baigne je vois les têtes et les épaules des montures qui me survolent. Nasaux dilatés et luisants. Cuirs brillants de sueur. Ecume rouge sur les poitrails. Destriers et ronsins<sup>8</sup>, ils ont galopé des jours et des jours et franchi les pires combats avant de parvenir à moi et me révéler à moi-même, magnifiques !

Les chevaliers ont revêtu leurs plus beaux harnois de lumière, parés pour de rudes charges en ligne. Le métal des pièces d'armures cliquète et grince, féroce. Les chevaux soufflent bruyamment. Leurs cuisses claquent. Les hommes hurlent le cri de leur seigneur.

Ma tête et mon corps tout entier s'emplissent de leur puissance !

Exaltante violence ! Merveilleuse violence scandée au ventre de mon songe rouge et or. Ils atteignent le sommet. Leur cavalcade culmine sur les rayons du soleil ardent...

---

<sup>4</sup> . On écrit maintenant Mont-Bar, mais il y a moins d'un siècle la graphie Bard était la plus courante. Bard viendrait du Gaulois, désignant une éminence boisée.

<sup>5</sup> Dariolages et briolages sont des mélodies, aussi anciennes que les chants grégoriens, chantées par les bouviers expérimentés (darioleurs) pour s'encourager lors des labours et hersages, encourager et guider de la voix les bœufs liés et attelés.

<sup>6</sup> Jaques ou jacques, Paysans. Vêtus du jacque, blouse ou veste de grosse toile, bise, parfois gris-bleu.

<sup>7</sup> Voleurs. Armand IV pense alors aux Compagnies des Tard-Venus.

<sup>8</sup> . Montures de guerre et de tournoi.

Déjà leur vacarme décroît dans le couchant et leur poussière scintillante retombe sur mes lèvres sèches. Leurs trompettes vont porter plus loin la nouvelle jusqu'aux confins de ma baronnie, des Vernassaulx<sup>9</sup> aux terres des seigneurs de Roche en Régnier...

Jà ne m'avez pas dit la bonne nouvelle, que vous êtes loin enfuis !

Pour quelle nouvelle veniez-vous ?

Je...

Je ne me la rappelle déjà plus. Leur clameur qui m'inondait tout entier m'échappe...

Vers le sud...

Revenez.

Je crie vers eux.

Faible murmure. Revenez. Entendez-moi, mais entendez-moi donc....

Entendez le sire d'Alegre, mystérieux chevaliers, vos galops si énormes m'étaient une vaste fête.

Echos étouffés dans les lointains.

Seulement le silence de mon cœur qui bat, cogne sous ma cuirasse, puis ralentit et enfin s'apaise.

**Lèverai-je le bras ?** Enfant j'aimais interposer l'ombre de mes doigts écartés entre l'éclat du soleil et mes yeux mi-clos, à la manière des encolures des immenses destriers. Quelque instant ?

Mes mains qui vieillissent ne laissent pas de m'émouvoir. Elles m'obéissent quand je leur commande, mais se meuvent d'elles-mêmes. Lorsque j'empoigne ma masse d'arme, ce sont elles qui replient mes doigts, assurent la prise, enveloppent la garniture de cuir noir. Leur peau que l'âge froisse déjà, leurs veines qui se teintent de bleu, n'obéissent qu'à leur volonté propre mais servent mon intention avec encore belle assurance.

Ce sont mes mains ?

Ou est-ce moi qui suis à elles ?

L'arbre se déduit des racines et de la graine...

Lourd, trop lourd, chacun de mes bras qui retombe dans l'herbe.

Je suis à ce point engourdi de rêverie que bouger m'est un cauchemar qui en romprait le charme. Sortilège jeté par la sorcière du lac de Bard...

Ni ne le peux, ni ne le veux.

Je me sens bien aise.

Je me réjouis d'avoir interrompu mon page si lent à me parer de mon armure et à nouer les lacets de cuir qui lient le corselet à la dossière<sup>10</sup>. Nous sommes sortis du château si précipitamment dès avant l'aube. Me voici plus à mon aise. Il aura suffi d'un moment de lenteur de ce jeune écuyer pour que je découvre l'aisance. Les sages disent bien qu'il arrive qu'une erreur soit l'origine d'un bienfait.

Je souris ! Je ne suis pas certain du tout que ma hâte soit la source de l'agrément que m'apporte ce doux songe...

Mais j'ai bien le droit de le croire ainsi, et pour qu'on n'en ignore rien, je le ferai sonner par les cloches d'Alegre, Grazac, St Just, Monlet, Céaux, la Chapelle Bertin, Félines, Murs et St Pal de Murs, St Léger, Sembadel, Varennes St Honorat.

Je souris d'avoir ainsi énuméré mes fiefs, comme me les faisait réciter Eustache mon père quand j'étais enfant. Il tenait à m'imprégner de ma prédestination à lui succéder un jour à la tête de notre fière baronnie vellave. Il en savait toute la valeur et les méandres des rudes et bons heurs. Mon père la tenait des mains de son frère, mon oncle Armand le troisième dont le porte le nom, et qui testa en sa faveur. Désormais, me voici baron d'Alegre et dans la force de mon âge. Mon père m'emmenait chevaucher par nos terres pour me les faire connaître, aimer et savoir à la perfection où se trouvent leurs limites sans même consulter nos chartes. Tout autant avais-je emmené Eustache, l'aîné de mes fils, qui mourut si jeune, comme ses cadets...

---

<sup>9</sup> . Graphie ancienne de Vernassal.

<sup>10</sup> . Parties d'armure qui couvrent le torse (corselet) et le dos (dossière), jusqu'à la ceinture.

En mémoire d'eux, je chevaucherai de nouveau mes fiefs avec mes capitaines, dès demain au jour levant. Aussi pour prolonger ce songe bienfaisant ! Il m'en faudrait parler à mes frères et sœurs.

**Mes pauvres frères et sœurs...** Dieu, je vous les recommande.

Ayez en pitié mon frère cadet Pons qui fut chanoine du Puy et mourut avant même notre père qui en demeura fort meurtri et peiné.

N'oubliez pas Louis que dame faucheuse enleva en son jeune âge sans lui laisser même le temps de prendre épouse. Priez mes chères sœurs pour nos bons frères. Priez, mes sœurs entrées en religion, Marguerite et Sybille à qui notre père a donné le prénom de haute et puissante dame de la Roue, notre mère qui lui apportait Auzelles près Cunlhat.

**Marguerite, notre sœur**, me plaisent la grandeur et l'estime en lesquelles nos familles vous tiennent, prieure de Chassignolles près Auzon, comme le fut Anne notre tante, quatrième fille d'Armand et de Jourdain de Montlaur. C'est à ce titre qu'Anne transigea avec le vicomte de Polignac. Et c'est en qualité de quoi, chère Marguerite, vous avez signé une charte de paréage<sup>11</sup> avec Jeanne comtesse d'Auvergne et de Boulogne. Cela fait trois ans déjà. Jeanne et sa mère ne pourront rester longtemps encore en la désastreuse compagnie du *mauvais ménagier*<sup>12</sup>, leur père et époux. Elles trouveraient bien asile en Béarn, à Orthez, auprès de Gaston Phébus, leur oncle et cousin. Il est informé de l'infortune de ses parentes, comme de la rapacité de Jean de France<sup>13</sup>.

Me voici échafaudant à leur égard mille hypothèses plus sombres les unes que les autres, comme on le fait quand on dort mal, avant de s'éveiller et de sortir du piège des sortilèges.

Je redoute que Jean de France, frère du dauphin Charles, et Jean comte d'Armagnac n'entrent en cette triste scène noyée dans les abus de vin auxquels s'adonne le *mauvais ménagier*.

La tête me tourne...

La tête me tourne tant leur avenir m'inquiète.

Je me hâte de penser à autre chose pour me calmer. Le sang cogne dans ma poitrine comme s'il comptait ce qu'il me reste à vivre.

**Marie**, ma chère plus jeune sœur. Voilà bientôt vingt ans que vous fûtes mariée à Armand de Langeac. Ils n'ont point d'enfant. Leur lignée s'éteindra donc avec leur couple ?

L'inquiétude est près de me tirer hors du doux lit en lequel je songe. J'essaie de retrouver sous mes paupières les lumières du soleil. Sans y parvenir, à mon grand regret.

**Au loin...** Je me demande si ce sont encore mes fermiers et laboureurs qui travaillent ? Ils savent si bien les soins qu'ils doivent aux bêtes et à la terre. Il ne leur est plus nécessaire de s'interpeller, me dis-je. Autour de moi ma campagne se fait peu à peu moins sonore. Tièdes et douces, les herbes d'été qui m'entourent. Elles ont quelque peu séché mais leur accueil est encore agréable et délicat. Parfum du jeune foin qui hésite encore entre le vert et le sec.

Il me faudra bien rouvrir les yeux. Me redresser.

Quitter cette illusion et rentrer au château où, sans doute, on se demande en quel retrait je suis ?

Si l'un ou l'autre de mes capitaines ou servants me surprenait en cet alanguissement...

---

<sup>11</sup>. Le paréage ou pariage est un acte féodal scellant l'association entre des seigneurs. Il leur assure une égalité de droits et une possession en indivision.

<sup>12</sup>. Jean II, comte d'Auvergne, époux d'Aliénor de Comminges, était surnommé le Mauvais Ménagier. Il se laissait abuser et dilapidait ses biens et ceux de son épouse.

<sup>13</sup> Jean de France, fils de Jean II le Bon ne sera apanagé du Berry qu'en 1363. Voyez le complément après ce texte.

Mon rang impose de ne laisser entrevoir aucune faille, aucun laisser aller. Que dirait-on de moi par le pays ? Un baron qui rêve est une proie facile pour les malfaisants de toutes sortes. Un chevalier d'Alegre ne s'abandonne pas si mollement.

Le mol chevalier... Je souris à la pensée de ce sobriquet dont on aurait vite chargé mes épaules si on me surprenait en ce désordre...

Encore un peu, allons, mol chevalier...

Laissons encore un peu le soleil d'*août*<sup>14</sup> qui tout bellement me caresse et me chauffe à travers mon corselet. Je l'ai fait recouvrir d'un velours pourpre et jaune comme me l'ont conseillé moult vieux chevaliers. Leurs armures de métal nu les avait si rudement cuits qu'ils en avaient perdu la raison au plus fort de combats sous des soleils de plomb. Ils m'expliquèrent par cette bévue maintes de leurs défaites !

Caresses, trésor de caresses...

**Tant belle Magalaine**, me diras-tu, depuis combien de temps je suis allongé en cette pente herbeuse ? Où sont les chapelles d'or et de lumière ? Qui éteint une à une mes chandelles de cire tiède ? Combien d'heures notre cloche a-t-elle sonnées ?

Tu tremblas, ma mie, quand je te portai en ma couche. Tu craignais qu'un loup s'éveille en moi et te dévore. Tes yeux, ton beau regard apeuré... Je compris, sans que tu en souffles un mot, que je devais trouver en moi toute la tendresse et la douceur que tu souhaitais. Jamais avant je ne m'étais ainsi départi du droit que me donne mon rang de satisfaire mes désirs sans chercher quelque assentiment que ce fut. L'ours ne demande pas l'agrément de sa proie. Le loup fait litière des suppliques des brebis.

Tout est si différent lorsque cela te touche car cela me touche de même.

Tu m'as fait autre, et meilleur qu'avant.

Je te dois. Et te devoir est une joie que je découvre.

**Agnès**, ma sœur, n'eut point de descendance de son union infructueuse avec Guy sire de Jarez, seigneur de Saint-Chamond. En secondes noces elle a épousé Ithier Raibe, seigneur de Saint-Marcel. J'espère qu'ils auront des fils qui perpétueront cette solide *race*<sup>15</sup> des monts de Forez.

**Magalaine**, ma mie, ma bergère dévouée qui m'aime et que j'aime en secret. Je boirais bien quelque timbale d'eau fraîche. Me l'apporteras-tu ?

Vois-tu en quelle rêverie je reste ? M'aimerais-tu encore en mol chevalier ? Tu es si jeune et si pure encore. Tes brebis laine noire sont ton horizon depuis que tes jeunes frères sont morts dans la cruelle peste<sup>16</sup> des ans jadis. Votre père les a suivis peu après. Il était un berger de grande intuition à l'écoute de ses bêtes et un remarqué forgeron. Tes sœurs et ta mère s'appuient sur toi, confiante et courageuse plus que maints homme n'en pourraient dire.

Les temps présents sont si agités, le sais-tu, qui embrument mon esprit.

**Odine**, ma sœur, devrai-je un jour regretter d'avoir déshérité la famille de mon épouse au profit de votre fils ? Ma décision ne fut-elle pas dictée par la rancœur et l'emportement ? Je tente d'énumérer ce qui oppose et opposa nos deux maisons, mais il en est tant que je m'embrouille et abandonne. Je ne suis plus si certain que ce fut une bonne idée d'avoir testé en faveur de Bertrand, sire de Clavelier, mon neveu, l'un des deux fils que vous avez donnés à feu Casto de Saint-Nectaire dit Bulier. Je suis plein d'inquiétude en considérant Bertrand dit Tripier.

Vous me préoccupez, ma chère soeur. Vous avez donné de beaux enfants à votre époux, feu Casto sire de Senneterre et j'ai testé en faveur de Bertrand, votre fils, sire de

---

<sup>14</sup> . Août. L'accent circonflexe n'a pas encore remplacé les S issus du latin. On dit fenestre, pastre, août, etc. Le patois vellave en a conservé quelques-uns : fenestrou, pastre, etc.

<sup>15</sup> . En héraldique il fut d'usage d'employer le mot race en synonyme de famille ou de maison. Nous en est resté l'adjectif « racé ».

<sup>16</sup> La grande peste a sévi en Velay de 1347 jusque vers 1350. En altitude elle fit assez peu de morts.

Clavelier, frère d'Héraclé qui se rapproche du chapitre noble de Brioude depuis la mort de leur père.

Votre union avec Robert de Chaslus-Lembron, dit Bouvier s'est révélée stérile. Ce n'est pas pour me déplaire car un fils eut risqué de contester notre place d'Alegre à son demi-frère.

Mais voici que je viens d'apprendre ? Etant veuve vous convoitez Pierre de Rochebriant, puissant seigneur du Broc.

Je sais les bonnes relations qui lient la maison de Rochebriant à celle de Saint-Marcel, et c'est excellente chose. Vous êtes une dame fort avisée !

Mais je sais aussi à quel point le sire de La Marche nourrit de haine envers le sire du Broc. Je redoute qu'il porte son armée à l'assaut de votre place, chère Odine. Vous aurez grand ouvrage à vous défendre de lui. Et après vous ne tournera-t-il pas sa fureur contre nous ? Il m'étonnerais que l'idée ne lui en vienne pas !

Notre noble maison d'Alegre n'a point de descendant mâle derrière moi.

Je la sens glisser vers sa perte tandis que je n'ai plus de fils.

Or je vois la maison de ma femme en plein essor qui relèguera la nôtre au néant.

Elle marche vers de grandes alliances.

Vers un riche et distingué destin...

**Magalaine**, Magalaine mienne, chaque jour, nous parviennent de terribles nouvelles de Mende, Alès, Lodève, Limoux.

Le chevalier Seguin de Badefol, fils de Gontaut originaire de la seigneurie de Badefols, a envahi le Languedoc, le Roussillon, le Toulousain et le Rouergue, toutes nos contrées de langue d'Oc, à la tête de ses Tard-Venus.

Il avait combattu rudement aux côtés des godons<sup>17</sup> à la bataille de Maupertuis, qu'on dit bataille de Poitiers. Son capitaine Bertucat d'Albret est en Auvergne depuis quatre années. Celui-là est le malin qui, par une vile promesse, a soutiré trois mille écus aux Etats d'Auvergne. Il vient de s'allier à Badefol qui en a fait le capitaine de sa bande qu'il a nommée du nom de sa maudite mère, La Margot.

Selon une rumeur, ce chopin<sup>18</sup> Badefol aurait joint une partie de son armée à celle des chevaliers qui suivent encore Thomas de La Marche. Bien fol qui ne se soucierait point de la situation que nous créent ces mercenaires qui s'installent en notre bonne Auvergne. Mes espions<sup>19</sup> m'ont assuré que d'Albret et Badefol tiennent un camp aux aspects<sup>20</sup> de Varennes de Monlet, non loin du lac qui les nourrit et abreuve<sup>21</sup>.

**Le doute m'emplit.** Un vide noir a effacé le souvenir de ces dernières décades. Je sais bien, allons, ce qui s'est passé puisque je le viens de vivre ! Mais sous ce noir linceul ma mémoire ne s'accorde plus. Que revienne ma souvenance entre ce tiède alanguissement et mes combats d'hier, et rétablisse le lien qui est tranché !

Un vieux fou. Je deviens un vieux fou !

Les combats de ma jeunesse demeurent bien présents, eux, malgré les années écoulées ! Je les sais placer dans le bon sens du temps qui passe alors que l'heur présent me demeure indéchiffrable !

**Il y a bien dix-huit ans**, mon oncle Armand le troisième, demeuré sans héritier mâle, a testé en faveur de mon père Eustache. A sa mort, c'est moi qui suis devenu baron d'Alegre, seigneur de Chomelix le haut, de Saint-Just, d'Auzelles et autres lieux.

---

<sup>17</sup> . Mot péjoratif qui désignait les Anglais et leurs alliés lors des Guerres de Cent-Ans.

<sup>18</sup> . Seguin de Badefol était surnommé « chopin Badefol », en raison de sa boiterie avérée par des témoignages.

<sup>19</sup> Espions.

<sup>20</sup> Près de.

<sup>21</sup> Le lac de Malaguet.

Il y a seize ans j'ai pris pour femme Alix fille de Guyot de Chalencon et d'Isabelle Dauphin d'Auvergne. Aux temps jadis, il se fit déjà une union avec cette imposante maison au grand destin.

Alix m'a donné moult beaux enfants.

Las, notre fils unique, Eustache, et nos cadets, ne sont plus, me laissant sans descendant mâle. A cette heure, il ne me reste que nos filles Alix et Sybille. Au cas qu'elles décéderaient *en pupillante*<sup>22</sup> je leur ai substitué Bertrand, fils de ma sœur Odine, ce qui me valut si tôt les foudres de mon épouse...

Il y a neuf ans j'ai signé un accord avec Jean de Chandorat évêque du Puy. Ainsi que je le fais depuis mon mariage, j'ai bien scellé cette charte de mon sceau de cire rouge, en partition, au un, semé de France, trois, deux et un, qui est d'Alegre, et au deux l'écu écartelé à la bordure chargée de fleurs-de-lis, qui est des Chalencon.

**Je me rappelle** ma guerre privée contre mon beau-frère Guillaume de Chalencon et contre mon oncle par alliance autre Guillaume chanoine de Notre Dame du Puy...

Guillaume était fils de Guyot et frère d'Alix, mon épouse. Quand à cet autre Guillaume, frère cadet de Guyot, il était oncle d'Alix et mon oncle par alliance.

Avouerai-je qu'en épousant Alix j'ai visé qu'en dot elle apporterait Chomelis le Bas à ma maison. J'envisageais la réunion à notre profit des deux parties de ce vieux fief qui est des nôtres...

Mon beau-frère est devenu seigneur de Chomelis le Bas et de Pontempeyrat à la mort de son oncle chanoine de Notre-Dame du Puy.

La chronique a raconté. Les mots m'en souviennent encore.

Je les entends<sup>23</sup>...

*« La querelle provint des limites des juridictions de Chomelis<sup>24</sup> le Haut et Chomelis le Bas, terres s'attouchant porte à porte, côté cy de la maison de Chalancon et de l'autre de la maison d'Alegre.*

*Le seigneur d'Alegre, y était-il dit, parlant de moi, fut le premier agresseur.*

*Sur quelque mécontentement par lui reçu des officiers de Chomelis le Bas, abusant de la licence du temps au détriment du seigneur de Chalancon<sup>25</sup>, il fit une cavalcade à main armée dans toute la terre de Chaumelis le Bas avec ravage et excez qu'il ne porta pas loin, car le seigneur de Chalencon des plus sensibles et impatiens entra aussitôt dans toutes les terres de son beau-frère qu'il ravagea jusques aux portes du château d'Alegre.*

*Non content de ce, un jour qu'il est adverti que son beau-frère était allé à la Chaise Dieu, il lui fit dresser une ambusche<sup>26</sup> sur son chemin, le fait prendre et emmener dans son château de Chalancon d'où peu après il le fit traduire dans son château de Tournon et de ce dans la maison des sieurs de Vinay au pays de Dauphiné, et le fit ainsi tant promener de maison en maison l'espace de huit mois entiers jusqu'à ce que l'envie eut pris au seigneur d'Alegre de recouvrer la liberté et pour ce faire de condescendre à un traité amiable qui lui fut fait en présence et de l'avis d'Amédée Dauphin, seigneur de Rochefort, de Guérin seigneur d'Apchier et de Messire Pierre de Cardaillac, chanoine et prévôt de l'église des Bayons au domaine d'Elve, vicaire général de l'évêque du Puy qui, le jour de l'assemblée et d'accord, dit la messe au Mas appelé Pont de Vienne, et fit jurer et promettre aux parties sur le Saint Sacrement de l'autel, de ne contrevenir en aucune façon à leurs promesses de réconciliation.*

*« La formule du serment inséré dans le contract de ce traité fut assez remarquable :*

---

<sup>22</sup> . Sans enfant de sexe masculin qui, selon le droit du Languedoc, assurerait la descendance d'Armand, leur père.

<sup>23</sup> . D'après Chabron.

<sup>24</sup> . Aussi Choumelis, Chaumelis. Aujourd'hui Chomelix.

<sup>25</sup> . Les chroniqueurs de l'époque et des temps qui ont suivi, ont indifféremment écrit Chalancon ou Chalencon. Chalençon est une invention individuelle récente sans aucune légitimité ni justification...

<sup>26</sup> . Embuscade.

« *Ad honorem Dei omnipotentis qui bene non colitur sine pace juxta scripturam ubi : pax, est deus pax, missarum solemnia Sancti Spiritus devote in dicto loco audientes, ea propter praefatus Dominus de Alegro gratis liberaliter (...).*

« *Et etiam ibidem consecratum per dictum Dominum Vicarium Missam ibidem celebrantem ac etiam tactis manibus supra sanctis Dei Evangelii per quemlibet eorumdem (...).*

« *Non obstant cette réconciliation, notre seigneur de Chalancon ne laissa d'obtenir lettres d'abolition de toute cette sienne action et je trouve que pour ne faillir il en obtint quatre. Les premières sont du mois de juin 1360 de Louis duc de Bourbon, chambrier de France, gouverneur d'Auvergne, de Berry et de Maconnois. Les secondes, de Jean de France, comte de Poitou, et depuis fait duc de Berry et d'Auvergne, sont du mois d'août suivant... Les autres du roi Jean données à Calais au mois d'octobre de la mesme année, confirmatives des premières du duc de Bourbon. Et les dernières, du mesme roy de retour d'Angleterre à Paris (au Louvre) au mois de février 1361). »*

M'en souviennent bien les déroulements dont les derniers sont tout proches.

Je ne suis pas si vieux fou que cela !

Et je sais bien, moi, que cela ne se passa pas tout à fait comme le narra la chronique.

D'ailleurs les lettres<sup>27</sup> délivrées au Louvre en février de cette année<sup>28</sup> par notre bon roi Jean, de retour provisoire de son emprisonnement en Angleterre, donnent une vision bien plus équilibrée du conflit et des torts réciproques !

Il y est dit qu'en 1360, escorté de mes gens, j'ai fait une « *incursion malveillante* », une chevauchée, contre le château de *Chomelis le Bas*, dont Guillaume de Chalencon, chanoine du Puy et trésorier de l'église de Tournay avait l'usufruit. Chalencon se saisit alors, c'est vrai, de quelques-uns de mes gens.

Guillaume le troisième, neveu du chanoine, mena un raid vengeur à travers mes terres et vers mon château dans l'intention de faire le plus possible de ravages.

Je ne sais ce qui se passa jusqu'au vendredi avant la fête de Saint Georges.

Ce vendredi-là, Guillaume me tendit une embuscade avec plusieurs hommes d'armes et quelques seigneurs alliés à sa cause, dont Jacques Barbier, Philippe de Coulont dit Galamiche, les deux frères Guyot et Pierre de Crottes, Hugues d'Entraygues, Etienne de La Coste, Parpailhon de La Gourde, les frères Armandon et Parpailhon de L'Herm, Pelat de Meyronne, Pierre Parme de Langeac, Jacques fils de Jean du Prat dit Jacmilhe, Raymond seigneur de Rammat, Hugues Tronchet.

Je m'étais rendu à La Caze-Dieu<sup>29</sup> pour affaires, avec Eustache de Duminiac et Jean de Veyre.

Alors que nous revenions à travers la forêt, nous sommes tombés dans leur vil piège. Je me rappelle bien qu'Eustache de Duminiac fut sévèrement blessé à l'épaule. Jean de Veyre qui avait supplié nos agresseurs, put leur échapper.

Biens et chevaux furent partagés selon les usages des prises de butin et du rançonnement.

Je fus fait prisonnier par mon beau-frère, mené au château des Chalencon, sur les bords de l'Ance, puis de forteresse en forteresse pendant huit mois.

Enfin le duc de Normandie émit des lettres qui assignèrent Chalencon à comparaître. Je fus bel et bien disculpé, et le régent Charles me fait libérer sur la demande de mes gens. Nous avons comparu pour nos méfaits respectifs, et Béraud le deuxième, dauphin d'Auvergne, mit fin au différend !

---

<sup>27</sup> . Ces lettres (A.N. JJ. 89, n° 571) sont publiées par D.D. Devic et Vaissète dans leur Histoire Générale du Languedoc, t. X, coll. 1255 et suivant, et par Chabron dans ses Preuves de la maison de Polignac, t. II, p. 24-26.

<sup>28</sup> Février 1361.

<sup>29</sup> . La Chaise-Dieu.

Au sortir de ce procès, dans le courant de cette présente année, n'ayant plus de successeur malgré nos enfants eus d'Alix de Chalencon, j'ai choisi de déshériter la famille de mon épouse. Je leur ai substitué les St Nectaire en la personne de Bertrand de St Nectaire.

**Tripied** le surnomme-t-on en raison de sa petite taille, *Tripier* autres fois, Dieu sait pourquoi, le fils de ma sœur Odine est mon héritier. Bien qu'issue de mes ennemis de Chalencon, avec qui, cependant, nos pères ont noué maintes alliances, Alix, ma femme, a porté nos enfants.

Aussi lui ai-je réservé la jouissance sa vie durant de mon château d'Alegre. Elle a gardé vive rancœur de moi et passe le plus clair de son temps chez les siens, près de Pons du Chier qui la protège, ou aux entours de ce faucon d'Imbaud du Peschin qui la voudrait bien épouser si elle venait à être veuve de moi.

Alix s'est détournée de moi depuis que j'ai déshérité les siens et couru sur leurs terres. Elle ne me le pardonnera jamais. Mais ai-je tranché ainsi en conservant espoir qu'elle ne m'en tienne pas rigueur... Certes non. Les Chalencon ne pratiquent pas l'art du pardon... Je le savais déjà.

Il me semble que le ciel s'est fait plus sombre.

Mes chapelles d'or se font ombres et mystères. La fraîcheur m'enveloppe, montant de mes mains vers mes bras.

Me suis-je si longuement assoupi ?

Si voudrais-je m'en ouvrir à toi, douce Magalaine.

**La première fois** que je te vis, une fin d'après-dînée<sup>30</sup>, je revenais par le faubourg qu'on dit Grazac, d'avoir chevauché jusqu'au château d'Hughes Beraud de Servissas, écuyer, qui me rend hommage de ses terres de Pinet, Courbières, Céaux, Vernassaulx, La Chassaigne et autres lieux.

Tu rentrais le petit troupeau que tu gardais le long du chemin qui, au pied de Bard, borde l'étang de Pratlong jusqu'à celui des Peschiers. Tu marchais première, droite et fière, houlette en main. Derrière toi suivaient fidèles tes brebis à la laine couleur des laves de nos volcans. Et tout contre leurs mères, leurs agneaux encore noirs de peau et de fin duvet. Les étoiles blanches que mères et juvéniles portent sur leurs têtes et au bout de leurs queues, me parurent une suite céleste dans ton sillage.

Tes pieds nus ne touchaient pas le sol. Légère et vive.

**Magalaine**, ta peau ambrée, douce et tendre m'appelle. Petite bergère vellave dont les yeux jouent selon la lumière du clair brun noisette jusqu'au noir luisant.

Alors que mes gens saluaient bien bas et s'écartaient respectueux, tu passas presque sans un regard.

Loin de me fâcher, cela m'amusa, et d'avantage encore, cela me parut signe d'un bel esprit concentré à bien accomplir chaque tâche de la journée. Tu fermas tes brebis dans le petit clos de pierres derrière votre mesure. Tu disparus. Une fumée, aussi légère que ton pas, monta de votre cheminée...

Je n'en dormis pas la nuit suivante, me tournant et retournant sur ma couche, rêvant et bâtissant moult projets.

A chaque heure tu étais plus belle, plus désirable mais plus digne d'un effort nouveau. Cette première image de toi s'est gravée sur mon cœur. Je savais respecter mes pairs. Je savais respecter mes servants et paysans pour leur savoir et pour leur dur labeur. J'appris à respecter ta jeunesse, ta fragilité, ta pureté. Ta belle innocence.

---

<sup>30</sup> . Nous dirions aujourd'hui « une fin d'après-midi ».

Je décidai que par toi allait s'ouvrir une nouvelle page de ma vie. Ni combat. Ni rapport de force. Ni calcul d'intérêt. Tout ce qui allait te concerner serait beauté, ampleur, générosité.

Mes filles avaient fait les mariages que notre rang obligeait et permettait. Je décidai que j'allais vivre selon mon goût et me bonifier pour toi.

On peut progresser à tout âge si on le désire vraiment. Mes ancêtres me l'ont enseigné.

**Jean de France...** On me l'affirme rapace, ce bougre qui fait attendre trois jours une ambassade anglaise pour mieux s'entretenir avec son bottier !

Cela s'appelle-t-il s'entretenir en le secret de ses appartements ?

Depuis la défaite de Maupertuis non loin de Poitiers où Jean s'illustra, et la trêve de Brétigny qui, toutes deux ont jeté dans nos campagnes les *routes*<sup>31</sup> congédiées, ces aventuriers en armes, bretons, gascons ou brabançons Tard-Venus qui forment les *grandes compagnies* errent par nos chemins, assiègent nos châteaux pour en tirer rançon. Leurs capitaines obtiennent des droits qu'ils ne manqueront pas de faire valoir le moment venu, pour payer rançon on à l'occasion d'une succession.

Ils pillent et *ardent*<sup>32</sup> les fermes, moulins et maisons fortes de nos vassaux Benoît de Chardon, Jean de Bard, Pierre dit Mondasse de Fix, Pons du Chier, mon écuyer mais favori de ma femme. Aussi Jean de La Clède, Pierre II Guérin de Pouzols et même Astorg de Sailhans.

Ces nobles hommes m'ont fait savoir leur souhait de se clore sous notre protection.

Il nous faudrait reconsidérer les défenses de notre forteresse qui s'est faite archaïque au fil des ans malgré la muraille que nous venons d'achever à grand peine, que le dauphin Charles avait commandée aux seigneurs de son royaume<sup>33</sup>.

Il nous faudrait adjoindre des enceintes encore plus vastes et dissuasives.

Nos vassaux pourraient dès lors y bâtir leurs hôtels.

Les guerres contre l'Anglois nous privent de ressources et ne nous laissent pas le loisir d'entreprendre ces travaux.

Les moissons s'annoncent belles. Il nous les faudra protéger car les *grandes compagnies* ne manqueront pas de les convoiter quand l'été s'achèvera et que l'automne viendra tiédir le soleil et raccourcir le jour.

**Magalaine**, ma bienaimée, me diras-tu tantôt, si tu portes un enfant de mon sang ? Je te placerais sous la protection de Comps ou des Chazes<sup>34</sup> jusqu'à la naissance de notre enfant et te doterai d'une bonne rente. Dieu veuille que tu me donnes un fils ! Je le reconnaitrai et le légitimerai.

Il me succèdera ! Lui d'abord. Puis ses fils et les fils de ses fils, selon la coutume de notre pays d'Oc. Ce serait la renaissance de notre antique race d'Alegre et tu serais ma reine, car, oui, je saurai bien répudier Alix. La roture de ta naissance ne m'arrêtera point. Assez nombreux, dévoués et puissants, sont nos seigneurs voisins qui savent bien qu'Alix et moi ne partageons plus rien ensemble.

Nul partage. Nulle entente. Nulle chair.

Tu protèges et élèves si bellement tes agneaux noirs que tu feras de mon fils un haut et puissant seigneur, estimé et craint à juste mesure. Pour être de modeste origine, ta belle âme ajoutera à la grandeur de notre estimable et noble maison.

La modestie est une des qualités chevaleresques dont je me réclame et que trop oublie, la confondant avec faiblesse.

Ce qu'elle n'est point, je l'affirme.

---

<sup>31</sup> . Le terme *route*, du latin *ruta*, désigne aussi bien un troupeau de bêtes qu'une troupe d'hommes. En général il s'applique aux mercenaires sans solde depuis le traité de Brétigny, *Grandes Compagnies* et « *Tard-Venus* ». Les hommes d'une route sont appelés *routiers*.

<sup>32</sup> . Brûlent, incendient. Il nous reste les mots « ardent, ardeur, etc. »

<sup>33</sup> En 1359, deux ans avant ces événements.

<sup>34</sup> . Des tantes et grand-tantes d'Armand furent religieuses des abbayes de Comps (qui s'appellera Valis-Dei au XVe s, et actuellement Lavaudieu) et de Saint-Pierre des Chazes où Marguerite d'Alegre joua un rôle notoire. Autre Marguerite d'Alegre fut prieure de Saint-Arcons.

**Qui est le pire**, de Badefol ou de La Marche spolié de ses places d'Auvergne et qui se venge sur notre Velay à la manière du *godon* ?

Jean de France ne le serait-il pas lui-même ?

Par la brutalité de son comportement, Bertrand de Senneterre fait chanceler la confiance que, sans doute imprudemment, j'ai placée en lui. Je redoute qu'il veuille priver mon épouse de l'usufruit que je ne lui ai ménagé qu'en raison et à hauteur de son rang.

Tout autant, je crains les vues que le prince Jean pourrait avoir sur ma ville et château. Grazac qui descend jusqu'au chemin de Châteauneuf n'a aucune protection. Rien, fors<sup>35</sup> le château ne résisterait. Ni à l'un ni à l'autre. Neveu par alliance de Berry, Armagnac, a perdu maintes places prises par l'Anglois et j'entrevois que le duc lui confierait bien, en compensation et pour les revenus qu'elles lui apporteraient, diverses places de Velay, dont Alegre.

Autour de Jean de France, rôdent ses affidés, Tourzel et Peschin. Le prince n'envisage-t-il pas de faire d'Assalit seigneur de Tourzel le capitaine de son château de Nonette ? Alix croit-elle que je n'ai pas remarqué les regards de biche qu'elle réserve à Peschin ?

Mon épouse, vous avez d'insolentes et inopportunes fréquentations.

Tenez votre rang et le nôtre...

**J'ai soudain froid**, ma bien-aimée... Malgré que l'été soit à son plus beau, le froid pénètre jusqu'en mes entrailles. Alegre<sup>36</sup> est tant bellement exposé au soleil. Pourquoi ai-je si froid sur cette pente qui semble m'attirer, m'engloutir en son ventre.

J'ai consacré mes quarante années à mes fiefs, aux miens, à mes gens, depuis les capitaines de mon château jusqu'aux mères de mes paysans. Ce moment est mien. Entièrement ça mien<sup>37</sup>.

J'ai froid...

**J'aimerais tant que me revienne en mémoire** le fil des décades passées. Je m'y efforce. En vain. Noires et vides demeurent ces dernières journées. Plus noires et vides se font maintenant les ciels de mon songe.

**Belle Magalaine**, douce Madeline, me vois-tu ? Je tends mes lèvres vers ton visage de brume rose. M'entends-tu ? Je crie ton nom mais c'est à peine un murmure, plutôt un souffle, qui s'envole de ma poitrine douloureuse. Je tends mes bras vers toi mais c'est à peine si mes mains échappent à l'emprise des herbes. Le poids de mes gantelets de fer les rabat au sol. Ma couche vacille comme je vacillais quand, blottie dans mes bras, tu savais si bien me soumettre à tes charmes. L'homme est pris par celle qu'il croit prendre...

Dans le vide noir des jours passés, dont ma mémoire besogne encore à retisser la toile, un visage peu à peu se détache.

**Le bâtard de France ...** Le *bour*<sup>38</sup> qui pille la région. Il avait loyalement servi le bon roi Jean et le dauphin Charles dont il fut fidèle chevalier. Pour tout cela, il avait reçu, il y a trois ans, les châteaux de Nonette et d'Auzon. Lui fut aussi accordé le droit de rendre la justice sans avoir à rendre compte de ses jugements, privilège habituellement réservé aux Princes de sang. Il y a deux ans La Marche était fait gouverneur de l'Auvergne, du

---

<sup>35</sup> . Sauf.

<sup>36</sup> . Deux sens médiévaux du mot Alegre, issu du bas latin alacer, désignent, l'un, son altitude car Allègre s'étage de 1000 à 1100m ; et l'autre son climat vif, venté et froid l'hiver, mais des plus ensoleillés en toutes saisons.

<sup>37</sup> . Tournure locale désignant ce qu'on possède : « C'est ça mien. » ou qui appartient à une autre personne : « C'est ça de l'Armand. »

<sup>38</sup> Bâtard. Terme d'usage courant à cette époque, bien qu'employé en général pour de personnages moins importants. On trouve *bour* mais aussi *bourg*.

Berry, du Bourbonnais et du Mâconnais. Autant de faveurs ne pouvaient que lui attirer des jalousies...

Contre Thomas se leva Jacques de Bourbon, comte de La Marche. Aussi le comte de Clermont et seigneur de Mercoeur, Béraud dauphin d'Auvergne. Les Montmorin, pour Auzon, et les vassaux de Nonette, révoltés par l'obligation de rendre hommage au bâtard de France, se joignirent prestement à ces deux princes.

Oui, c'est bien le visage de Thomas de la Marche qui m'apparaît.

**Le dauphin Charles** exerçait la fonction de régent depuis cinq ans, son père, le roi Jean le Bon étant prisonnier en Angleterre jusqu'au paiement de sa rançon...

Il était important que la couronne conserve un territoire aussi vaste et en bon état que possible. Y compris les seules montagnes de France que sont notre Auvergne et notre Velay !

Pour que nos terres résistent mieux aux bandes qu'on dit anglaises, Charles avait prié ses vassaux de renforcer leurs châteaux. Les reliefs découpés, les territoires morcelés, ont conduit à la création de nombreuses châtelainies. Le nombre des châteaux est particulièrement important en nos montagnes. Les troupes anglaises trouveraient là trop de repaires et de points d'appui si nos châteaux étaient aisés à prendre.

Je m'y étais attaché promptement.

Le souvenir des antiques mottes castrales de Pouzols et de Châteauneuf était encore présent dans nos familles. Nous mesurions les progrès de l'artillerie naissante et comprenions qu'il fallait sinon de plus gros murs, du moins des ouvrages défensifs qui en tiennent compte.

Une enceinte avait été ajoutée autour de notre vieux donjon. Des *hours* en bois du pays compensaient sa hauteur insuffisante. L'ensemble demeurait quelque peu sommaire, il est vrai. Priés de l'élever dans les plus courts délais, nous ne l'avions achevée que ces tous derniers mois. Nos gens avaient creusé un fossé extérieur et bâti une manière de châtelet ou de barbacane pour défendre le pont levis extérieur. Bien que friable, le rocher de Bauray avait cependant rendue la tâche épuisante. Nos gens en gardent encore la trace sur leurs mains et leurs dos.

Mes vassaux dont les maisons fortes subissaient depuis un an des attaques des *grandes compagnies*. Ces travaux de renforcement les avaient satisfaits car nous pouvions les abriter quelques temps moyennant un péage qui nous accordait, eux et moi.

Nommé lieutenant du baillage des Montagnes, l'an passé, La Marche constitua une imposante armée sise à Nonette. J'ai appris qu'il fut appelé à se joindre aux cinq cents lances des communes, levées par les Etats d'Auvergne, pour défendre Riom, Montferrand et Clermont contre les troupes anglaises. Ces *routes* de Robert Knowles comptaient notamment de trois mille cavaliers gascons et bretons. Mais les consuls de ces villes lui refusèrent l'entrée en leurs murs.

Les faveurs royales accordées à Thomas, jugées excessives, ont entraîné en octobre de l'an passé la création du duché de Berry. Jean de France, troisième fils du bon roi Jean et frère cadet du dauphin Charles, en a été apanagé par son frère aîné et est devenu premier duc de Berry et d'Auvergne.

**Berry** s'empressa de retirer au chevalier de la Marche ses droits sur Nonette et Auzon. Et Thomas d'entamer une guerre privée, ou plutôt une campagne de pillages pour se venger de cette révocation. Je ne saurais l'approuver. Le comprendre... ? Il avait cependant loyalement guerroyé contre les routes anglaises qu'il traquait encore gaillardement jusqu'au début de cette présente année.

**Lorsque La Marche** était sergent des Montagnes, il avait armé des troupes dont je suis bien instruit qu'elles étaient composées d'aventuriers des *grandes compagnies*. Il s'était allié au vicomte Armand Randon de Polignac lui-même en guerre contre le seigneur de La Roue Armand de Solignac avec pour enjeu la succession dans les possessions des Solignac en Velay.

Il était inévitable qu'il convoite mes terres d'Alegre, moi qui suis fils d'Eustache et de Sybille de La Roue !

J'entrevois clairement enfin le fil qui a conduit ces jours.

**Le seigneur de La Roue** s'est fiancé<sup>39</sup> à son neveu Robert III dauphin, dit le Fou de Saint-Ilpize, et à Briant de Rochebaron.

Salzuit, La Voûte, Coren, Talizat et Mentières, terres des Polignac viennent d'être dévastées. La Marche a ravagé et ardé Saint-Ilpize et Saint Privat terres de Robert Le Fou, Saint Cirgues à Béraud II, le château de Grèzes, Auzon, le chapitre de Brioude et Nonette.

Depuis ce printemps, La Marche s'est séparé des Polignac et continue seul avec ses *compagnies*.

Mes *espiès* m'ont appris qu'il a eschellé<sup>40</sup> et rançonné Clermont, Riom, Plauzat. On parle de dix-sept places ! Il a tout *robé*<sup>41</sup>, pillé, *raençonné*<sup>42</sup> et mis à sang le long de l'Allier.

Sa guerre contre Béraud dauphin d'Auvergne a ligué contre lui la confédération des Etats de Basse Auvergne, les troupes royales et les principales baronnies d'Auvergne. J'ai moi-même participé à repousser La Marche qui s'en était retourné défendre le château d'Auzon.

Mon Dieu, n'est-ce pas sa vengeance que nous encourrons en ce moment...

En même temps que je glisse sur l'herbe rouge et que mille douleurs me transpercent et tenaillent, se reconstitue le fil de ces dernières décades.

Les cris, la fureur...

### **Aux premiers jours arrivèrent les routes.**

Mes laboureurs du Magneret ont aperçu une *route* de cavaliers du côté de Varennes et vite ont accouru à la basse-cour du château déclarer ce qu'ils venaient de voir. Nous étions déjà prévenus car, depuis la cime de Baury que nous avons toujours tenue dégagée, rien n'avait échappé à nos guetteurs de Pouzols.

La poussière soulevée par une importante troupe venant du nord-ouest, dont les armes et arros miroitaient sous le soleil ardent, nous avait confirmé les dires de mes cottiers<sup>43</sup> et guetteurs.

Les *tard-venus* ont si vite couru que nous nous sommes tôt trouvés entourés sans même le temps d'en briser le cercle.

De levant ils sont demeurés au pied des enrochements. De couchant ils ont observé nos champs de *bled-soigle*<sup>44</sup>, évaluant la qualité et l'état de maturité du grain, prêts à nous rançonner sur sa valeur ou à y mettre le feu... C'est de ce côté que l'accès à nos défenses est plus aisé. Nous y avons opposé nos plus fortes tours, l'enceinte et le fossé. Ils ont commencé à couper notre chemin vers les maisons de nos servants, de bise, et, plus bas au midi, vers notre faubourg de Grazac.

Ils poussaient fort cris et menaient grand *revel*<sup>45</sup> dans le but de nous intimider.

Nous avons vu un groupe d'hommes monter au sommet de Bard à travers nos champs et prés, traverser la couronne de fayards<sup>46</sup> et se poster en bonne place pour observer nos mouvements au sein même de notre forteresse.

---

<sup>39</sup> . Les chevaliers se fiancent avant le combat : ils se font confiance, s'allient, chacun défendant la vie de l'autre.

<sup>40</sup> . Les compagnies ont pris ces places en escaladant les murs à l'aide de grappins de fer et d'échelles démontables qu'elles assemblaient sur place.

<sup>41</sup> . Volé. Le mot existe encore dans le patois vellave.

<sup>42</sup> Rançonné. Ce mot revient souvent chez Froissart et montre bien sa prononciation d'homme de Picardie !

<sup>43</sup> . Paysans pauvres, caractérisés par le port de la cotte de toiles grossière, souvent bleue.

<sup>44</sup> . Blé-seigle, aujourd'hui : seigle.

<sup>45</sup> . Tumulte.

<sup>46</sup> . Nom en patois local des hêtres. Les cultures montaient alors haut sur les riches pentes du volcan de Bar et des hêtraies couvraient le haut du cône et les pentes inverses du cratère. Le niveau de l'eau de la tourbière était plus haut que de nos jours, aucun drain n'y ayant encore été creusé.

Nous avons pris soin de cacher nos machines de défense, mais nous ne saurions dire s'ils les avaient soupçonnées ou aperçues. Nous disposions de quatre balistes pour perforer et incendier des mantelets ou *chattes*, et de quelques petits trébuchets à poches pouvant projeter des vessies de poix que nous enflammions juste avant le tir. Peu de choses, en définitive, qu'il valait mieux qu'ils ignorent.

C'est pourquoi nous n'avons pas tout de suite utilisé nos machines à tenter de détruire leurs tentes et abris qu'ils auraient de toute manière déplacés et rebâti en quelques heures, informés cette fois de notre capacité de défense.

Par ailleurs nous espérions bien qu'un chevalier de sang royal tel que La Marche n'abuserait pas de trahison et respecterait les usages chevaleresques.

Ils ont monté leurs tentes et abris et allumé leurs feux. Nous avons passé les premières nuits à guetter leurs mouvements. Nous imaginions nos gens terrés en leurs maisons ou enfuis sous les bois de Bard et de Montchaud, de l'autre côté de la Borne en face des Astiers, ou plus loin encore vers les villages où ils savaient pouvoir trouver asile.

Depuis nos murs nous avons vu ces *robeurs* pénétrer en les bâtisses de nos servants et en les chaumières de Grazac. Ils en retiraient ce qu'ils pouvaient emporter et qu'ils descendaient vers leurs retraits et bagages sur les bords du ruisseau de Fonteline et jusqu'aux rives de Pralong.

### **Les jours suivants.**

Une partie de nos assaillants, tournée face à nous, armés et hurlant, proféraient menaces et moqueries. Ils nous promettaient les pires humiliations et les tortures les plus lentes et douloureuses s'il nous prenait l'envie de leur résister et de cacher nos trésors.

Les autres poursuivaient ce qu'ils avaient entrepris. Ils pillaient et ardaient les maisons du faubourg. Tandis que les flammes gagnaient une à une les toitures de chaumes et les granges, les fumées montaient vers le ciel, nous inspirant deux sentiments contradictoires.

Nous ne laissions pas de plaindre nos paysans dont les maisons brûlaient. Mais les fumées, de plus en plus épaisses, portaient au loin la nouvelle de notre malheur, comme elles nous avaient avertis des attaques contre les maisons fortes de nos vassaux. Accourant avec nos hommes en armes, nous les avons pu sauver du pire.

L'espoir que nos voisins et vassaux, les voyant, viendraient à notre aide allait de pair avec la vision du désastre.

Avisés des manières de conduire un siège, les routiers demeuraient hors de portée de nos flèches et nous ne pouvions gaspiller nos carreaux d'arbalète avant qu'un assaut se déclare.

Si bien que tous ces jours durant, nous ne pouvions que rester là à les observer. Les maisons de nos servants et, plus bas celles de Grazac leur offraient d'opportuns refuges.

Ils menaient les chevaux boire à Fonteline d'où ils remontaient moult *bachats* et *gerles*<sup>47</sup> d'eau en ayant soin que nous puissions les voir amplement pourvus tandis que notre citerne du château n'était que peu garnie en cette saison sèche. Ils faisaient grands bûchers pour cuire les porcs, brebis et veaux qu'ils tuaient et dépeçaient bien à notre vue et dont ils se repaissaient en riant et tendant vers nous la viande fumante qu'ils dévoraient et le vin dont ils s'enivraient.

Nous n'avions pas attendu que l'encercllement soit achevé pour dépêcher quelques messagers vers Chalencon, Chomelis-le-Haut, Roche, Polignac, Borne et Mazerat d'Aurouze, mais, moins loin, vers nos vassaux qui disposeraient encore de quelques forces armées.

Ils n'avaient aucune difficulté à franchir l'encercllement par des passages qu'ils savaient. Des coursiers étaient tenus prêts dans une ferme de Barribas, de l'autre côté de Bard, hors de vue de nos agresseurs. Nos messagers étaient porteurs de demandes d'aide pour briser le siège dont nous étions victimes et que les *godons* savaient faire durer jusqu'à reddition.

---

<sup>47</sup> . Seaux et tonneaux en bois.

Quant-au résultat de leur ambassade, nous nous en remettions à Dieu, informés mais inquiets que nous étions des *rouliers* en mouvement ou errant dans la région en quête d'un quelconque *mesche*<sup>48</sup> et qui pouvaient rencontrer et intercepter nos messagers.

Les assaillants aménageaient les alentours du château pour pallier leur nombre insuffisant pour un siège complètement fermé. Leurs sapeurs et charpentiers bâtaient des palissades aux meilleurs emplacements, et préparaient des échelles et passerelles qu'ils approcheraient plus tard. Nous devinions aussi qu'ils rapportaient des bois environnants des branches de frêne et de noisetier pour tresser des *mantelets*<sup>49</sup> serrés comme des vanneries. Ils les tenaient si légers que deux hommes suffisaient à les déplacer. La mise en place se prolongeait des jours et des jours.

Pour La Marche, ce qui pouvait passer pour une perte de temps, consistait à exhiber ses forces afin que l'assiégé capitule avant même le combat. Il savait pouvoir disposer de plusieurs jours sinon semaines avant que s'organise une armée extérieure qui le prenne à revers.

Cette manière d'aborder en position de force les négociations qui s'en suivaient m'avait moult fois été détaillée.

De notre côté nous savions que le siège ne pouvait durer au-delà de quelques semaines. Les dommages risquaient cependant d'être lourds. Fallait-il le laisser venir à terme ou tenter de le briser ?

**La rapidité** était la maîtresse pratique des *grandes compagnies* dès que l'assaut était décidé. Toute cette journée nous avons observé une partie des assaillants reculer. Ils venaient à mettre bagages et butin en sûreté, parés à être emportés vers une des places qu'ils tenaient dans la région. Peut-être vers Brioude, disait-on. Badefol avait l'intention d'investir le cœur de la riche plaine avec les trois mille hommes de La Margot. Ils emplissaient leurs chariots des pauvres biens pillés chez nos villageois. Outils, peaux, linge de maison, biches<sup>50</sup> de graisse et de salaisons, et tout ce dont ils tireraient quelque argent ou dont ils avaient nécessité pour se nourrir, se parer, bâtir leurs camps. Ils entraînaient vers le midi quelques bêtes et volailles. Nous avons aperçu leur camp éloigné, tout en bas du Mont-Baury. Là où les pentes de Baury se mêlent à celles de Montchaud et descendent à la Borne au lieu qu'on dit Salettes. S'y tenaient à l'abri leurs artisans, chirurgiens, barbiers, quelques femmes et l'intendance qu'ils savaient fort bien organiser, rodée à toutes mauvaises actions, mais entraînée et expérimentée.

Si notre château avait l'inconvénient d'être accessible par la crête de Baury, il avait l'avantage d'être bâti sur le rocher. Nul sapeur ne parviendrait à creuser une brèche au pied de nos murs, fût sous une *chatte*<sup>51</sup> épaisse. Les *compagnons* comptaient en leurs rangs force experts en mines et pétards. Le guet était assuré de ce côté de couchant autant que vers le levant. Le fossé et les ouvrages défensifs, le mur d'enceinte coiffé de hourds en bois, que nous avons ajoutés à la requête du dauphin Charles, allaient être rudement mis à l'épreuve. A peine achevés...

Les beaux champs de *bled-soigle* étaient sacrifiés d'avance le long des pentes douces du couchant de Baury. Le *parsonnier* de la *frèreche* des Astiers qui les cultive m'en avait entretenu ce printemps encore. Il était de notoriété commune que bientôt reviendraient les *robeurs*. La saison est venue. Nous ne pouvions laisser nues ces beaux rivaux ainsi que nous le faisons aux pentes de levant sont toutes de roche, la terre menue. Oh certes ce n'est pas au gras cratère de Baury que je pense ! Il est d'une richesse incomparable. Le nord de Baury tout comme le sud-ouest sont promises aux belles récoltes quand règne la paix... Mais làs, tout autant promises au pillage quand durent les guerres comme celles que notre couronne soutient contre le roi des *godons* qui s'en dit héritier.

### **Le jour vint qui se leva en grand silence.**

---

<sup>48</sup> . Méfait.

<sup>49</sup> . Grands boucliers de bois, mobiles, derrière lesquels des soldats s'abritaient pour approcher sans être atteints par les flèches des défenseurs.

<sup>50</sup> . Pots de terre cuite pour la conservation des aliments dans le sel ou la graisse.

<sup>51</sup> . Abris en demi tunnel faits de bois, de peaux épaisses résistant aux flèches et permettant aux sapeurs de parvenir au pied des murs et d'en créer des brèches.

Toute la nuit précédente notre guet avait observé des mouvements. Les assaillants avaient pris position en divers points autour du château et de la crête de Baury. Piétinés, et donnés à manger aux chevaux, nos champs des Rivaux et du creux de Baury, leur grain n'étant pas encore à maturité. Abandonnée notre tour de Pouzols, devenue inutile tant pour nous que pour eux car hors de portée des flèches et carreaux. Les incendies des maisons de nos servants les plus proches de nos murs étaient désormais éteints. Des fumerolles s'échappaient encore des murs noircis. Les pauvres charpentes effondrées ou demeurées en place comme les squelettes des monstres de nos fantasmes continuaient à se consumer. Lentement.

La matinée fut occupée, de notre part à échafauder diverses stratégies défensives, de controffensive et de sortie. Nous avons évalué les forces ennemies, ce qui était d'autant plus aisé qu'elles nous étaient étalées de façon que nous n'ignorions rien de ce qui nous était promis.

**Les assaillants** finissaient de disposer leurs armes lourdes et constituaient des groupes d'hommes, d'armes, de machines et de munitions autour de notre position. Des chattes courtes, des mantelets et des foyers étaient régulièrement espacés là où les accès vers nos murs étaient les moins escarpés. Ils les avaient testés et évalués, les bougres, et bien devinés ! Nous les savions faibles, nous aussi qui avons eu mille peines à les bâtir en peu de temps. Des tentes avaient été montées à proximité, signe que rien ne se passerait avant la nuit suivante.

Nous distinguons trois *balistes*<sup>52</sup> de taille moyenne et leurs traits géants, et trois *pierrières*<sup>53</sup> d'autant plus redoutables qu'au moment de leur approche et mise en place nous leur avons constaté une légèreté et une mobilité jamais vues auparavant. Habitues à se déplacer vite et souvent, de château en place forte à assiéger, ces troupes avaient mis au point des techniques et des matériels légers et qu'ils complétaient, assemblaient et bâtissaient sur place, en puisant leurs matériaux dans les bois environnants ou les charpentes des masures détruites.

**Un de mes lieutenants accourut.** Hors d'haleine il m'informa que des chevaliers approchés sous nos murs me priaient à les entendre.

Sans plus attendre je décidai que nous irions à cette invite. Je fis savoir à mes écuyers de Bard et Guérin qu'ils m'accompagneraient et qu'ils veuillent se vêtir pour la circonstance.

Prestement, mais sans se hâter afin de dissimuler notre inquiétude et conserver notre rang, nous nous préparâmes. Mon page me para de mon armure légère, de mon tabard, de mon manteau. Mon heaume sur le bras et ceint de mon épée je m'en fus.

Traversant la haute cour, la seconde porte, puis la basse-cour, nous convînmes que le moment de l'affrontement n'était pas venu. Selon les us et traditions chevaleresques nous allions d'abord parlementer. C'est ce terme qui se présentait à nous. Enfin.

Nos varlets et écuyers avancèrent nos montures.

Parés sur nos destriers nous nous avançâmes jusque sous la porte.

Les bastaings furent repoussés dans leurs glissières dans un bruit sourd qu'au dehors on devait avoir déjà interprété comme annonçant notre imminente sortie. Depuis le chemin de ronde et les hourds, nos guetteurs, armés de leurs arcs, n'en perdaient pas miette.

La porte de la barbacane fut ouverte et le pont levis lourdement abaissé.

Mes deux principaux capitaines et moi, suivis d'une petite escorte en armes, nous avançâmes sur le pont.

Une rumeur monta des rangs assaillants. Deux chevaliers, escortés de leurs capitaines montés de même approchèrent à portée de voix.

---

<sup>52</sup> . Arbalètes géantes qui tiraient à grande distance de puissants traits de grande taille ou des barres de fer rougies au feu capables d'enflammer les toitures ou les portes des châteaux.

<sup>53</sup> . Machines plus petites et mobiles que des trébuchets capables de projeter de grosses pierres.

**Montrant mon tabard** je m'énonçai et présentai mes capitaines, écuyers des nobles maisons de Bard et de Guérin. Du ton solennel qui sied, je reprochai au parti adverse ses intentions belliqueuses et en demandai les raisons.

S'avançant d'une longueur, La Marche énonça ses qualités, omettant qu'une partie de celles-ci venaient de lui être retirées par Berry. Il présenta ses capitaines.

A sa gauche un jeune chevalier arborait un tabard qu'il blasonna d'azur à une *aigle essorante* d'argent fixant un soleil cantonné à dextre, qui est de la maison de Chirac. Son écu portait de même. Son port de tête prétentieux plus qu'altier aussi. La Marche présenta ce jeune écuyer comme étant Bérangon de Chirac, cadet de Gascogne combattant du côté anglais comme son extraction l'y prédestinait. J'eus l'impression d'un jeune homme redoutable d'ambitions guerrières, prêt à tout. Cadet de sa maison, il avait sans doute dû quitter le château de sa famille en quête de meilleures fortunes. Son aîné hériterait du titre et des droits du père. Pour compenser le sort de sa naissance Bérangon, comme une multitude de cadets de familles, devait conquérir un nouveau rang les armes à la main, s'acoquinant avec d'autres écuyers de rencontre et faisant leur repaire de la demeure de l'un d'eux ou d'un château conquis.

A sa droite, La Marche nous présenta avec fierté un homme dont la réputation m'était parvenue. Son harnois de qualité le désignait comme d'un rang supérieur. Je fus rudement surpris d'entendre que cet homme dans la force de l'âge était le Captal de Buch, Jouann le troisième, de la maison de Grailly, important seigneur, époux de Rose d'Albret, héritier des seigneuries de Cadillac et autres places gasconnes.

Je saluai et répondis que j'étais honoré de me trouver devant un tel chevalier, parangon de vertu chevaleresque, dont la renommée atteignait celle de Jehan Chandos ou de Bertrand du Guesclin, et regrettais que l'on se trouvât en deux parties opposées prêtes à en découdre si le ciel le voulait ainsi.

J'ajoutai que j'avais eu connaissance par un chroniqueur qui l'an passé voyageait à cheval accompagné d'un lévrier à poil dur, que monseigneur *capdàu* avait joué un rôle décisif dans la bataille dite de Poitiers où notre bon roi fut prisonnier. Par la grâce de son ample mouvement tournant il avait pris à revers le roi Jean, et ainsi permis la victoire des Gascons alliés des Anglais.

Il s'avoua flatté par mes paroles, me fit compliment de la grandeur de ma maison de Velay, puis me dit être chargé de prendre possession au nom de sa majesté Edouard III roi d'Angleterre et de France de tous les châteaux conquis par les troupes dites anglaises...

A cela, je répondis que La Marche semblait en d'autres dispositions, qu'Alegre était loin d'être pris et à mon avis ne le serait point, bien que d'une construction déjà ancienne récemment renforcée.

Ce que le captal de Buch admit très volontiers et assez joyeusement !

Le captal ajouta qu'il se trouvait là incidemment car il chevauchait pour visiter au nom de son roi les places prises par son camp en Auvergne, et qu'il continuait à combattre malgré l'invitation à se retirer libre en ses terres bordelaises après le traité de Brétigny scellé à Calais dans lequel il avait pris bonne place en qualité d'intermédiaire.

Nous échangeâmes moult amabilités méritées et réciproques et autres propos courtois comme il est d'usage entre chevaliers qui se vont affronter.

Enfin, les préambules menés à leur terme, d'un commun accord nous nous accordâmes que l'assaut aurait lieu le lendemain, terme choisi pour l'aboutissement de ce siège.

### **Fut commandé l'assaut.**

De retour d'avoir salué La Marche, le captal de Buch et ce jeune écuyer gascon, mes capitaines et moi sommes rentrés en nos murs.

Revenus dans la grande salle, nous fîmes venir nos lieutenants. Un silence dura quelques temps qu'aucun de nous ne semblait devoir rompre. Cela me revenait. Chacun l'attendait.

Pons du Chier, au service des Chalencon et de ma femme, bien plus qu'au notre, n'était point présent. Nul ne s'en ouvrit, mais chacun en était conscient.

La nuit qui précède un événement aussi important est un moment intense, aussi exaltant que redouté.

Après avoir décidé de moult détails de première heure destinés à affaiblir les assaillants, nous convînmes de leur répliquer sans faillir.

Nous ne saurions résister à de forts assauts répétés sur une longue durée. Nous le savions. Mais nous étions tout autant instruits qu'il ne fut jamais dans les habitudes des *compagnies* de rester longtemps à la même place ni de s'entêter en une guerre dont la bonne issue, à leur avantage, ne se laissait pas entrevoir à courte échéance. Les forces des Etats d'Auvergne pouvaient les saisir à revers.

Quant à céder *précocément* aux primes assauts et laisser la place sans rien tenter d'autre, l'honneur de notre race de chevalerie ne s'en saurait laisser souiller.

Mes lieutenants et moi nous accordâmes qu'au cas où les tard-venus ne parviendraient pas à enlever la place par leurs *eschellages*, ni nous à rompre leur ardeur offensive et les faire fuir, il nous faudrait bien tenter une sortie en force et briser leur siège ou périr. Le soleil encore bas sur le levant ne nous avantagerait pas lors d'une sortie au petit jour. Bien au contraire.

Notre garnison n'était pas nombreuse depuis nos chevauchées vers Auzon et pour défendre nos voisins et vassaux. Nous avons eu des blessés, et avons même laissé quelques hommes ici et là pour renforcer quelques places. Il était trop tard pour les ramener. Nous espérions que nos appels rallieraient vers nous quelques chevaliers. De même une partie seulement des assaillants se trouvait là. Le reste de leurs troupes peut-être occupé à d'autres *meschefs*. On nous annonçait la venue future de Perrin de Sasine, surnommé Petit-Meschin pour rappeler qu'il fut valet d'armes. De même approcherait le Limosin, lui aussi ancien valet d'armes, ainsi que Louis Raimbaud<sup>54</sup>. Nous ne savions quand ils arriveraient. Ni nos propres renforts.

En venir aux faits avant leur venue était une bonne stratégie.

Nous ne pouvions que nous féliciter d'avoir fermé sous nos murs nos meilleures montures. Les plus solides. Il a fallu les nourrir tous ces jours et affaiblir nos ressources, mais ce choix allait aider grandement lors d'une probable sortie.

Au cours de la nuit, avant le petit jour nos troupes étaient fin prêtes, bien instruites de nos ordres.

La lueur du lever commençait à pointer à l'horizon derrière nos terres de Saint-Just. Des lambeaux de brume flottaient au-dessus de la terre chaude de nos champs. A contrejour la silhouette de Bard projetait pour quelques instants encore son ombre massive sur Grazac et Fonteline jusqu'aux pentes de Baury et au pied de notre château. L'ombre de l'enceinte extérieure emplissait la basse cour. Nous allions avoir le soleil dans les yeux tandis que nos murs seraient en pleine lumière pour nos assaillants du levant. Sûr, ils ne manquaient pas d'avoir remarqué cela les matins précédents. Les assaillants des autres côtés n'avaient nul avantage sur nous. Ceux du couchant étaient masqués tapis dans l'ombre de Baury, mais nous distinguaient mal.

Soudain une féroce clameur jaillit qui se développa de tous côtés et nous entoura.

Les uns criaient « La Marche, La Marche ! ». Les autres vociféraient leurs menaces et insultes. Chacun en la langue de sa contrée. Rares eussent pensé crier le nom de Saint Georges. Cela ne nous étonna nullement. Ces jours durant aucun ne nous avait semblé être dûment sujet du roi des *Angles*.

Levant nos armes nous répondîmes par le cri de notre maison, « Alegre, Alegre ! Alegre, Alegre<sup>55</sup> ! » Ceux de Bard criaient « Bard, sus Bard ! ». Ceux de Guérin criaient « Pouzols ! Guérin ! »

---

<sup>54</sup> . Capitaines de compagnies, dont la Margot de Seguin de Badefol. Ils occuperont Brioude à partir de 1363.

<sup>55</sup> . Ce n'est que plus de deux siècles plus tard que le cri, élément constitutif des « armoiries » devint « Alegre, Allegre ! » complété par une nouvelle devise « Tam in adversis quam in prosperis, alacer. » mais ce furent le cri

Sans plus attendre, nos *pierrères* lancèrent des vessies de poix enflammée qui éclataient en touchant le sol et produisaient des murs de feu, obligeant l'assaillant à les contourner, se terrer ou reculer. Leurs cavaliers restaient prudemment hors de portée, les montures effrayées par les flammes. Il nous sembla que leur rôle n'était que de coordonner les groupes en transmettant les ordres. Les machines de jet lancèrent moult blocs, arrachés à nos enrochements, qui heurtaient violemment nos murs en d'impressionnants coups sourds et une multitude d'éclats qui nous contraignaient à nous retirer derrière nos créneaux. Nos hourds ne résisteraient pas longtemps... Nous pensions entendre le tonnerre qui rebondit et se répète entre nos volcans. Nos jets roulaient dans les pentes, ricochaient et emportaient les hommes qui n'avaient pu s'écarter.

L'échange de projectiles de longue portée dura tant que leurs hommes étaient à bonne distance. Les *balistes* échangeaient de puissants traits, mais sans efficacité de notre part, si ce n'est en arrachant quelques tentes et nuisant plus aux maisons les moins éloignées qu'aux installations des Tard-venus. Les assaillants avaient descendu leurs provisions, bagages<sup>56</sup> et chariots, hors de vue et parés pour une fuite rapide. Les routiers réglèrent plus haut leurs machines, et nos hourds commencèrent à subir de dangereux dégâts tandis que nos soldats qui s'y trouvaient devenaient inefficaces ou tombaient du chemin de ronde. Le mur d'enceinte retarderait sans doute l'échéance comme l'avait voulu notre prince... Mais combien de temps ?

Les mantelets tressés approchèrent, abritant chacun une poignée d'hommes à pied et d'archers. Leur rapidité de mouvement était remarquable. Nos archers du côté du levant, encore quelque peu gênés par le soleil, répondaient à leurs tirs. Ceux du couchant étaient plus efficaces. C'était un bien car l'assaut était plus facile sur ce flanc malgré le fossé. Les traits géants des balistes se fichaient bruyamment dans nos hourds et le dessous de notre pont levis qui heureusement protégea la porte qu'il masquait et ne s'enflamma pas lorsque les routiers tirèrent des traits munis de pointes de fer chauffées au rouge.

**La Marche exhorta ses archers et envoya ses routes sus à nos murs.** Tels qu'on nous l'avait décrit, ils coururent groupés, serrés ensemble, abrités derrière leurs petits boucliers. Certains porteurs d'échelles et d'autres munis des lances raccourcies pour être plus légères et maniables. D'autres encore brandissaient épées, haches de guerre ou masses d'arme. Ils se mouvaient comme serpents entre les roches des pentes de Baury, progressant à la vitesse du vent.

La plupart étaient vêtus de brigandines de cuir ou de *gambisons* courts, épais, renforcés de plates. Ils portaient des petits bassinets ouverts ou des casques à nasal de diverses provenances et époques, des canons de bras et d'avant-bras, des cubitières et parfois des *spalières*, des jambières, en général incomplètes *robées* ici ou là. Nul plate qui les alourdisse ni les entrave, les empêche de courir vite ni d'agripper efficacement armes, échelons ou cordes. Quelques cottes de mailles.

Nos assaillants ont tiré tant de flèches qu'ils nous ont empêchés un temps de riposter et repousser les échelles que leurs *compagnons* commençaient à dresser en les aboutant les unes aux autres contre nos courtines, sous les hourds. D'autres lançaient des grappins qui s'accrochaient à la cime de nos murs. Une longueur de chaîne empêchait que nous tranchions les cordes à coups de hache. Quels guerriers !

Depuis notre donjon nous dirigions et observions le combat pour la défense du rempart extérieur bâti trop récemment. Nous louions le régent Charles qui avait pressé les chevaliers d'Auvergne et de Velay de renforcer leurs défenses.

Le fossé ralentissait l'ennemi du côté du couchant et de bise, là où les défenses naturelles sont les plus faibles. Le mur remplaçait efficacement les palissades de nos ancêtres.

---

et la devise des Tourzel d'Allègre, seconde maison de seigneurs d'Allègre. Si elle exista, la devise de la première maison demeure non documentée.

<sup>56</sup> . Mot qu'on trouve employé par Froissart dans ses chroniques des guerres de Cent-Ans.

Depuis le donjon nous ne pouvions que tirer flèches, dondaines, traits et *viretons*<sup>57</sup> pour faire tomber autant d'assaillants que possible. Les plus puissants de nos carreaux, et ceux des balistes, perforaient les mantelets. D'horribles hurlement dénonçaient les hommes embrochés.

Archaïque. Je savais obsolète notre haute tour donjon mais les courtines mal tracées, l'unique enceinte trop rapprochée et les fossés insuffisants. C'était le *repaire*<sup>58</sup> de nos ancêtres, à l'image de ceux des Roche, des Polignac et de tant d'autres vieilles et vénérables races. Nous projetions souvent de faire bâtir une nouvelle forteresse à l'image des bastilles dont le dauphin Charles entourait Paris. Les stratégies offensives progressaient plus vite que les défenses. Il fallait ici concevoir de toutes pièces un *castrum* nouveau et le doter de bouches à feu légères et rapides.

Nous le projetions souvent mais ne le fîmes jamais....

Magalaine, enfant, emporte-moi dans tes bras, ma mie, ma tendre bergère. Ton chevalier n'est plus qu'enfançon abandonné entre les pierres et les herbes du talus et qui cherche dans ses pauvres souvenirs ce que firent de lui les ultimes heures de ces jours néfastes. Une douleur lancinante empêche mon esprit de réunir mes pensées et saccage l'ordre de mes souvenirs.

**L'assaut des routiers** se brisait sur la vaillante défense de nos hommes pourtant en nombre amplement inférieur. Nos blessés restaient au sol, tombés du chemin de ronde inachevé, ou prisonniers des *hourds*<sup>59</sup> dont nous avions à la hâte coiffé les courtines de part et d'autre de la porte et là où nous les avions jugés essentiels. Les pointes des traits géants des balistes ennemies commençaient à enflammer ces constructions de bois. Le pont levis risquait d'être endommagé, nous emprisonnant et privant de toute possibilité de sortie et contrattaque.

La tradition chevaleresque respectée par ces princes qu'étaient le captal de Buch et La Marche nous sauva. Le propos des assaillants n'était jamais d'anéantir l'adversaire, mais de l'amener à accepter de payer rançon.

L'après-dînée avançant, le combat pouvait être suspendu dans la dignité.

Chacun ramassa le nombre de ses morts et blessés, et les retira en arrière.

La Marche et le jeune écuyer gascon du nom de Chirac s'avancèrent, le captal demeurant une longueur en arrière pour signifier qu'il était observateur plutôt qu'acteur du siège.

Je me rendis avec Bard et Guérin sur la courtine aménagée en bretèche et assommoir qui surplombait et défendait la porte du château.

La Marche nous cria que le combat avait été de qualité et nous félicita de notre bonne résistance. Il promit que le second assaut serait de force et violence décuplées. Il ajouta que ce serait fort regrettable que nous subissions moult outrages, dégâts, blessures et morts. Il nous offrit de nous laisser quitter les lieux, assurés de sa bienveillance et sans déchoir. Il accepterait mon gant, et son rang couvrirait ce geste à la hauteur de ma noble maison.

Nous pourrions convenir d'une rançon, laquelle étant payée, nous reviendrions en la possession de nos ville et château. Des monnaies d'or et d'argent, mais aussi la cession de droits sur une partie des cens et péages perçus conviendraient parfaitement au roi d'Angleterre, au captal, à lui-même et à Béragon de Chirac.

---

<sup>57</sup> . Diverses formes de traits et carreaux d'arbalète.

<sup>58</sup> . *Repaire*, *reparium*. Du latin *repararium*. Au Moyen Âge le « repaire » est le retour (« *Après son repaire de Jerusalem...* »). Le terme n'est pas à prendre dans son sens actuel péjoratif, mais dans l'acception médiévale de lieu où on revient se « réparer », là où est le père, le siège de la famille ou de son groupe, où on trouve le repos. Encore utilisé au début du XVIIIe s dans une acception plus religieuse (Abbé de Tilladet, en 1714).

<sup>59</sup> . Constructions de bois superposées aux courtines et tours. Leur encorbellement dégageait des mâchicoulis par lesquels les défenseurs lançaient divers projectiles sur les assaillants.

Il promettait de n'occuper la place que tant que la rançon serait encore due. Il me suffisait d'accepter ses conditions, de lui remettre mon gant, puis nous quitterions honorablement les lieux qu'ils conserveraient avec attention.

A moins de les chevaliers courant pour le dauphin Charles ne fussent tentés de leur reprendre la place.

Le capital de Buch confirma, cautionna et d'un grand geste salua.

M'étant penché et appuyé bien en vue au-dessus du portail, je répondis que je l'avais écouté et entendu, et que nous allions nous retirer pour prendre décision.

Le soir s'annonçant et la clarté commençant à décliner, je saluai d'un large geste plus particulièrement dirigé vers le capital. Le comprit-il ?

Redescendant du chemin de ronde, mes capitaines et moi nous confortâmes : il fallait prendre prompte et hardie décision. L'assaillant aurait bientôt raison de nos forces et défenses. Pour sauver notre place il fallait devancer le moment fatal à partir duquel plus rien ne les saurait arrêter dans leur rage destructrice.

Pas même leurs capitaines.

**J'ai froid, ma mie.** Vois-tu cette eau tiède couler à mon côté douloureux. Est-ce toi, ma tendre bergère, qui baigne son vieux soldat ? As-tu, appendus à ta ceinture, les onguents dont tu calmes tes noires brebis ? Y en aurait-il un qui put me soulager ? Cette langueur qui m'emplit est-elle un signe que mon âge est fort avancé ? Tu me la pardonneras, je le sais. J'ai confiance en toi. En nous. Mes foudres adoucies, c'est de toute mon âme éprise de toi que je t'aimerai. Ce que nous perdrons de fougue, nous le gagnerons d'amitiés attentionnées. *M'amie*. Notre fils, car ce sera un fils, sera ma joie, ma glorieuse victoire. Je lui lèguerai mon nom, mes couleurs, mon rang, et je ferai de toi la dame de ma baronnie, Alix s'en étant allée, que tu trouvas toujours fausse et malveillante.

J'ai compté cinq semaines que dura le siège. Le dernier jour ?  
Sortir, il faut sortir et rompre cette mortelle étreinte...

Ces paroles me reviennent sans cesse et m'obsèdent.

### **Le jour où fut notre sortie.**

La journée du grand *revel* s'achevait. Les suppliques de nos blessés nous parvenaient depuis la salle d'armes du corps de garde.

Les chroniqueurs écriront peut-être un jour que ce fut affrontement de lourdes armées, un grand *touillis* de férocité ...

Ce fut un rude affrontement, les routiers n'étant ni gentilshommes ni damoiseaux courtois. Ils étaient prêts à nous égorger si nos défenses avaient failli. Leurs capitaines en voulaient à nos biens et nos titres. Ils auraient demandé rançon pour nos terres, notre château, nos moissons, nos chevaux, notre harnois. Nos vies leur étaient précieuses car elles garantissaient le paiement de la rançon. Pour les routiers, qu'étaient nos vies sinon un obstacle entre eux et le butin. Arracher nos vies. Tout *rober* et *arder*.

J'ai tant redouté le second assaut.

Face à ces *routes*, si nombreuses et expertes en l'art de la guerre, exercées et accoutumées à combattre ensemble, nous devions mettre de notre côté l'avantage de l'inattendu le plus complet.

Nous avons employé la nuit à nous préparer, aussi discrètement que nous le pouvions. Peut-être étions-nous observés. La décision était prise.

Aux premières lueurs de l'aube, nous briserons l'encerclement par une soudaine sortie, et nos archers tireront moult flèches et traits sur les assaillants qui tenteraient de nous arrêter. Nous causerons autant de dommages que nous le pourrons aux hommes et à leurs machines de guerre.

Nous réunîmes nos hommes, ne laissant à leur poste que les meilleurs guetteurs. Agenouillés dans la cour devant notre chapelain nous priâmes, invoquant Saint Martin et la Vierge. Le chapelain nous bénit tous, recommandant nos âmes à la clémence de Dieu. Mes capitaines, et moi-même avons testé et fait valider nos testaments bien avant le siège, comme avant un départ pour la croisade ou pour une guerre.

**Rompu de fatigue**, escomptant reprendre des forces, je m'endormis sur le tard, tout de mon long en travers de ma couche, n'ayant quitté que les plus rigides et embarrassantes de mes pièces de harnois et de robe. Soudain retentirent à mes oreilles de violents appels et cris d'alarme.

Mes capitaines et mes gens de maison, tous au comble de l'inquiétude, me sortirent du plus profond de mon sommeil.

Je me redressai d'un bond, en sueur, me rendant compte de mon fautif assoupissement. L'aube avait déjà blanchi le ciel.

**Sous mes invectives**, dirigées contre moi-même plutôt que contre eux, mes *varlets* et mon page se précipitèrent à me parer de leur mieux. Mon page m'enleva ma chemise trempée de sueur, m'en remit une sèche et une légère cotte de peau, la cotte de mailles par-dessus, mon corselet au-devant habillé de velours, mes arrières et avant-bras, mes cubitières et *spalières* laissant le plus de liberté de mouvement. Dans le même temps mes varlets avaient attaché mes solerets et *grèves*<sup>60</sup>, cuissots et genouillères. Debout, au comble de l'irritation, ce nécessaire ballet m'exaspérait.

Les derniers laçages achevèrent de me mettre hors de moi.

Je ne me le rappelle que trop !

Mon pauvre jeune page en fut la victime alors qu'il recouvrait ma jupe de mailles par les nécessaires tassettes. Il s'apprêtait à lacer le bas de mon corselet quand je le repoussai violemment et le fis choir dans le couloir qui menait hors du donjon. Je ne lui accordai pas même un regard et ne pris pas la peine de lui tendre la main pour le relever. Son regard navré...

Je saisis mon baudrier et mon épée de taille, arrachais d'un geste ma hache d'armes des mains qui me la présentaient et me précipitai dans la haute cour où déjà attendaient mes capitaines, une vingtaine de leurs lieutenants à cheval parmi les plus habiles, et autant d'hommes à pied.

Tous revêtus des plates et courts harnois les mieux adaptés à la circonstance, protégeant bien mais permettant de se mouvoir rapidement.

Mon écuyer et un varlet<sup>61</sup> m'aidèrent à monter sur le billot et à me mettre en selle tandis que le rappelais aux capitaines nos décisions de la veille. Chacun transmit aussitôt à ses gens. Je coiffai mon bassinet à bec de passereau auquel est appendu un camail de fer. Mon page eut toutes les peines du monde à en nouer les lacets. D'impatience, je m'agitais en tous sens.

Transpirant de tout le corps malgré l'heure matinale et la fraîcheur due à l'altitude, je ne portai aucune attention aux appels désolés et apeurés de mon jeune page.

Il n'était que temps de nous mettre en ordre et sortir sans bruit du donjon.

Pendant la nuit nous avons fait graisser tous les tourets, la herse de la porte intérieure, celle de la partie ancienne du château, et les bras du vieux pont levis pour que nul grincement n'informe les guetteurs adverses sur nos plans. Dans le plus grand silence, nous traversâmes la basse cour et nous disposâmes en colonne face à la porte de l'enceinte extérieure.

Six de nos hommes les plus forts s'emparèrent des leviers du touret de la herse, et de ceux du grand pont levis et des barres de condamnation des portes.

---

<sup>60</sup> Grèves : jambières.

<sup>61</sup> Varlet : valet.

Du même mouvement nos gaillards levèrent la herse, glissèrent les barres, abattirent le pont levis et ouvrirent les portes dans un vacarme qui rompit le silence de notre camp en même temps que nous hurlions nos cris le plus fort que nous pouvions pour créer sur l'ennemi un effet de surprise et de frayeur. « Alegre ! Alegre ! », « Bard sus Bard ! », « Pouzols d'Alegre ! », « Guérin de Borie ! »

Le pont levis s'abaissa si soudainement et violemment qu'il rebondit sur l'autre bord et que nous craignîmes l'espace d'un clignement d'yeux qu'il put s'être brisé.

D'un même élan, nos hommes à pied s'étaient élancés les premiers en se baissant pour passer hardiment sous la herse incomplètement levée, suivis des chevaliers, des hommes à cheval et de nos derniers piétons.

Les sabots garnis des chevaux martelèrent le bois de la passerelle tel un assourdissant tambour, le bref temps que nous l'ayons franchi et abordé la terre.

Les lourds battants de la porte étaient refermés et le pont levis relevé derrière le dernier de nos hommes.

**Toujours hurlant** pour que nos clans restent en ordre, nos premiers piétons, l'épée levée s'ouvraient en deux files et nos chevaliers dont j'avais pris la tête filaient droit sur les premiers groupes de routiers ébahis de notre folle audace, laquelle nous grisait bellement.

Nous contournions ainsi le château et son fossé et prenions par le travers les routiers dont certains étaient encore en désordre, et d'autres déjà prêts mais face au château. Ils se gênaient les uns les autres, habitués à agir vite mais de façon coordonnée, tandis que nous brisions leurs lignes. Mes chevaliers et moi, tous armés de haches et de masses, tranchions et pourfendions sans que les routiers puissent darder leurs courtes lances efficacement. Nous avons défendu les poitrails de nos chevaux avec force plates et harnais de cuir épais et larges. Nous avons choisi non pas nos rapides coursiers, mais nos solides et lourds destriers. Les *routiers* qui tentaient de nous arrêter ne parvenaient pas même à nous ralentir. Les plus hardis étaient piétinés.

Nos hommes à pied pourfendaient les *routiers* ébahis, que nous avons dépassés sans les mettre à terre et qui, se retournant auraient voulu nous frapper dans le dos.

Nos piétons du second groupe, les plus rapides et les mieux armés et défendus, élargissaient le sillon que nous ouvrons, et empêchaient que les routiers se relevant nous prennent à revers.

En même temps, nos archers tiraient une pluie de flèches et carreaux d'arbalète de chaque côté et en arrière de notre groupe, complétant et achevant notre action.

Voyant que l'affaire tournait à notre bel avantage car les capitaines des *routes* étaient derrière les rangs de leurs hommes, privés de la possibilité de les remettre en ordre, nous nous sommes enhardis et avons élargi le cercle autour du château.

Ne trouvant sans doute pas leur compte dans ce siège politique que La Marche mettait autour d'Allègre, voyant l'affaire tourner à leur désavantage et rassasiés de butin, nombreux étaient les mercenaires *routiers* qui déjà s'enfuyaient vers Fonteline, leurs chevaux et leurs bagages bien gonflés des prises raflées à Grazac, notre faubourg.

D'autres nous sentant sur leurs talons, ne lâchaient pas prise et entendaient contrer notre sortie.

Près de moi se battait rudement en hurlant, un de mes hommes que les découpes de mon bassinet ne me permettaient guère de bien voir. Les tintements de sa hache et les vociférations échangées suffisaient à me décrire la férocité de son combat. Soudain son cri Alegre Alegre... s'étrangla dans un gargouillis de la pire augure tandis qu'il s'effondrait entraînant le *coutillier* qui venait de lui ôter la vie et que sa hache avait tranché dans le même mouvement.

**Entraînés par la pente** et par notre irrésistible ardeur à poursuivre les fuyards, taillant à grands coups de hache les *routiers* les plus proches, à la tête d'une poignée de mes

chevaliers, je descendais un peu bas en dessous de notre troupe qui achevait de desserrer le siège.

Victoire, nous allions sauver notre position et sans doute le capital de Buch choisirait-il de s'en aller chercher d'autres fortunes qu'en notre châtelainie !

Soudain mon cheval s'affaissa en hennissant de frayeur. Roulant dans la pente rocheuse, il m'emporta comme fêtu, achevant sa glissade couché sur le côté. En vain, les nasaux ensanglantés, il lançait sa pauvre encolure vers le haut de la pente.

Dieu sait comment je me suis dégagé de la selle enveloppante. Rompu de mille douleurs je tachai de me situer et équilibrer par-dessus ma monture. Le lacet de cuir qui la retenait à entourait mon poignet rompu, ma hache m'avait échappé. Je cherchais à mon côté la garde de mon épée...

Magalaine, ma pauvre enfant, ces images me reviennent en flots de sang comme si ces instants cherchaient à vivre, et vivre encore en moi, pour me ramener aux commencements de tout. Ne lâche pas ma main, ma mie de tendre douceur. Ne lâche pas ma pauvre vie qui ne vaut plus que par toi...

**Tout étourdi**, je me sentis violemment saisi et tourné par derrière. Un fort bras autour de mon cou arracha mon bassinet et mon camail de fer. Ma coiffe de lin vola en l'air tandis qu'un monstrueux coup sur la tête me fit craquer les dents.

Rompu de stupeur et de déception, je chancelai.

Bard et le mur de mon château se confondirent en un même tourbillon...

Des mains puissantes entravaient mes mouvements de défense.

La garde de mon épée se refusait à moi.

Un *coutillier* au rouge regard de fauve se serra contre moi comme Judas baisant le Christ.

Aussitôt se fit une douleur aussi précise que cuisante.

Elle perça ma chair et pénétra mon côté se frayant un passage de plus en plus profond en mes entrailles. Rien de son chemin ne m'échappa...

Je suis ouvert en deux par son immense brûlure qui me coupe le souffle et me retourne les yeux vers le néant.

Les hommes me lâchent en criant que s'ils n'ont pas ma rançon, ils ont eu ma vie.

Je les entraperçois fuyant sur le fond éblouissant de l'étang de Pralong.

Sidéré, je finis de pivoter sur moi-même et de basculer dans la pente rocheuse.

Je glisse sur le dos jusque dans un creux herbeux.

Une intense lumière m'éblouit. Le soleil doit déjà être haut dans la ciel, pensé-je, étonné que tout se soit si vite passé.

Le bruyant *touillis*<sup>62</sup> céda soudain la place à un profond silence, laiteux et lent, recouvrant toute chose.

Comme noyé au fond de ce brouillard figé, mon esprit se laissa emporter puis s'envola.

Je finis de glisser sur le dos...

Un filet tiède s'écoula de mon côté.

Dieu...

Ce matin, mon réveil hébété sur ma couche dans le donjon.

Mon jeune page qui me vêt.

Ma hâte l'empêchant de...

Dieu, oui...

Mon corselet que je ne lui ai pas laissé le temps de nouer...

De droite, au-dessus de moi, j'entends qu'on me hèle.

---

<sup>62</sup> Touillis : combat, mêlée confuse.

Mes gens me cherchent. Ils ne savent donc pas ?  
Voici que c'est de gauche qu'on m'appelle, tout au loin. Je ne reconnais point ces voix.  
Mes paysans ? Des *tard-venus* ? Je n'entends point ta voix chérie, Madalaine, qui est la  
seule que je souhaite et désire entendre.  
Je soupire.  
Mon temps s'est arrêté.  
Comme au plus profond d'un doux songe... »  
**Je suis chaud, bien aise.**

## Epilogue.

**Une légende** parvint en 1394 dans les faubourgs d'Allègre, portée par un voyageur revenant d'Orthez. Il entra par la porte de Toulouse, dans le bourg d'en bas qu'on nommait encore *Grazac*, où il était né.

Il raconta ce qu'il avait entendu un soir de 1393, à Orthez, à l'Hôtel de la Lune, qui de nos jours existe encore et faisait partie des défenses de la ville, au fond d'une ruelle, sa façade ornée d'une belle tour octogone.

Jusque vers la mie de la nuit, trois hommes causaient à voix basse dans la taverne de *l'hostellerie*, la chope en main.

Leurs silhouettes se découpaient sur la tremblante lueur du feu qui finissait de crépiter dans la cheminée. Le halo d'une bougie de cire ambrée les rassemblait, serrés. Ils échangeaient moult souvenirs, remontant jusqu'en 1361. Tête contre tête, les yeux dans les yeux. Pas encore des vieillards. Déjà des hommes d'âge brunis sous les combats, les chevauchées et les aventures. Ils attendaient que le comte de Foix eut soupé.

**Le premier était Ernaulton** dit *bour* ou bâtard de Campan. Un capitaine de Carlat en Auvergne. Une bien bonne connaissance du deuxième et cousin gascon du troisième. Lui-même logé en cet hôtel.

**Le deuxième** avait l'accent rude des Flandres mâtiné de pointes de béarnais. Il était venu là sur son cheval Griseau, une besace de cuir rouge en croupe, accompagné d'un grand lévrier blanc tueur de loups. Il posait moult questions, écoutait intensément et gravait chaque détail en son esprit. Il disait écrire une chronique sur son époque. Comme cela se faisait alors, il écrivait les noms comme il les entendait, le plus souvent Ortais ou Orthais, parfois autrement. Pour le baron d'Alegre, il écrivait « de Laigre ».

Il avait *fort* couru des sièges et des guerres partout dans le royaume. Il était à Maupertuis qu'on dit funeste Journée de Poitiers où messire roi Jean fut pris et mené à Londres. « *Montjoye ! Saint-Denis !* » Criaient les chevaliers de France. « *Saint-Georges ! Guyenne !* » criaient les *Anglois* et les Gascons.

Il a connu les chevauchées à Messire Edouard qu'on dit Prince Noir à cause de son *arroi* couleur de malédiction qu'il porte dit-on en deuil des chevaliers égorgés à Crécy du fait des *coutilliers* de son propre pays.

L'homme au lévrier blanc a voyagé en Flandres, à Londres, à Milan.

Il a traversé le royaume pour venir cette nuit-là en comté de Foix écouter le Bascot et écrire son épopée... Il est vieux maintenant ! Il voit la mort de trop près. Comme moi.

Il se nommait Froissart. Jehan Froissart.

Le troisième ?

**Le troisième était le Bascot.** Le Bascot de Mauléon, écuyer de Bourgogne. Il pouvait être âgé d'une cinquantaine d'années, comme les deux autres. Il logeait dans l'Hôtel de La Lune, avec force gens de maison et vaisselle d'argent comme l'eut fait un grand baron.

Ainsi le décrivit Jehan Froissart.

Le Bascot de Mauléon était moult bon homme d'armes et grand capitaine au capital de Buch, à maints autres capitaines *anglois* et à Louis de Navarre. Un des capitaines gascons des *grandes compagnies* qu'un appelle aussi *routes* et *tard-venus*. Et capitaine à cet ami du Prince Noir qu'on nommait l'Archevêque, Arnaud de Cervolle, qui commit moult *horribletés* et fit égorger hommes, femmes et enfants à Limoges.

Le Bascot s'est battu à Angoulême et a *chevauché* en Avignon *raenchonner* monseigneur le pape comme il l'avait vu faire avant lui.

Mais surtout, le Bascot a connu messire **Seguin de Badefol**, l'ardent capitaine gascon qui razzia *contremont* des rivières Loire et Allier, et qui a *eschellé* puis pris Brioude et Auzon.

Et a connu messire **Thomas de la Marche**, fils bâtard à feu roi Philippe et à qui furent repris Nonette et Auzon par Jean duc de Berry qui y plaça comme capitaine messire *Assalit* chevalier de *Torzel*<sup>63</sup>.

Moi, le voyageur, ils ne me virent point. Je me tenais assis derrière eux, adossé au mur, dans l'ombre de l'escalier de grosses planches.

Cette étrange nuit de 1393 à Orthez, venait trente-deux années après le vain traité qui voulait mettre fin aux Guerres<sup>64</sup> et à partir duquel pourtant toute cette *méhaigne* a commencé sur les terres de Velay. Une trêve mettait fin aux combats entre le roi de France et le roi d'Angleterre. C'était sans compter sur le roi de Navarre qui menait querelle contre le régent Charles pour le royaume de France. Les *compagnies* se trouvaient déjà désœuvrées depuis la défaite de Poitiers. Elles le furent encore bien d'avantage après la trêve de Brétigny et Calais.

Cette nuit d'Orthez venait trente-deux années après la mort de messire Armand.

**Froissart demanda que le Bascot lui conte** ce qu'il savait de la mort d'Armand, quatrième du nom, dernier baron de Laigre issu de la première maison de ces chevaliers barons de Velay.

Cette nuit-là, dans la taverne de l'Hôtel de La Lune, le Bascot parla :

**« Moi, le Bascot, je le vais vous conter :**

La trêve que le roi Jean avait dû accepter à Brétigny de son cousin roi Edouard avait jeté dans les campagnes moult *Anglois* et Normands, Bretons, Brabançons et *Alamands*, Gascons et Espagnols.

Jusqu'à 15 000 hommes de toutes sortes.

Archers, gens d'armes et brigands, lances et *coutiliers*, armures de fer et écuyers... Même de nobles chevaliers, des barons et des ducs. Tous avaient servi messire Prince d'Angleterre qui ne voulait plus d'eux.

Ne pouvaient ni ne savaient vivre sans combattre. Et moi, le Bascot, j'étais capitaine, parmi eux.

Vous souvient-il, c'est en cette même année 1360 que fut créé le Franc, notre nouvelle *monnaie* dont le nom<sup>65</sup> est symbole du vœu que tous nous formions, libérer notre bon roi et libérer les terres de la couronne. Tout ce qui était richesse dans le royaume a servi à

---

<sup>63</sup> Les sires de Tourzel, anciennement Torzel, sont issus de Tourzel-Ronzières, non loin de Champeix dans le Puy-de-Dôme.

<sup>64</sup> Les guerres dites de Cent-Ans.

<sup>65</sup> Franc est synonyme de libre, affranchi. Ainsi les francs bourgeois, les ports francs, les villes franches, etc.

payer les 3 millions d'écus d'or de sa rançon. Bonheur qu'on n'en a versé que la tierce partie.

Honte à messire d'Anjou à cause de qui son père notre roi Jean est mort à Londres.

L'année suivante, celle qui vit la mort du sire d'Alegre, le lieutenant de Normandie<sup>66</sup>, plus tard capitaine général de toutes terres entre Seine et Loire, passa de la défense de sa Bretagne natale au service du dauphin Charles.

Le dogue noir de Brocéliande guerroyait en terre normande avant de pousser nos Grandes Compagnies vers le sud et prêter main forte à Trastamare pour la couronne de Castille.

Déjà pris à Auray par le capitaine anglais John Chandos et libéré par Charles qui paie sa rançon, il est de nouveau capturé par Chandos et le Prince Noir devant Najera. De nouveau Charles paie sa rançon, lui si justement avare des deniers du royaume !

Auvergne, Velay, Forez, terres à gentil Dauphin d'Auvergne et celles au duc de Bourbon sont entourées de *comtés* et *duchés* toutes à l'Anglois.

Savoie et Bourgoigne d'un côté, *Gascoigne* et Guyenne de l'autre, Castille, Bigorre et Quercy au Sud, Limousin au Nord.

C'est à cause de quoi les *Compagnies* ont tant traversé, tourné et retourné notre terre de Velay fidèle à la couronne de France ! Le dauphin Charles, frère à messire Berry, ne les souffrait point sur ses terres de France, ni Edouard sur les siennes. Celles d'ici étaient comme entre deux...

Messires Badefol et Thomas, *si sont* deux grands seigneurs à cause de qui notre Velay demeure *tant affolé, grevé, radé*.

Et, en Velay, les terres, ville et château à messire baron d'Alegre, qu'on dit Armand le quatrième.

**Sous ses murs il y eut grand méchef, hutin fier et cruel.** On pilla et brûla la plupart des maisons fortes de ses vassaux environnants.

On *eschella, outragea et mina* les murs du vieux château d'Alegre qui dominait les maisons de ses gens, en haut de leur volcan, et en bas le bourg de Grazac. Mais jamais ce repaire à feu messire Armand, ne fut emporté.

Aucune *pourvéance* mangeable ne demeurerait, ni en le vieux château, ni dans le bourg d'en bas qui était Grazac, ni dans les maisons autour du château et qui étaient d'Alegre et que toutes nous avons brûlées.

*Alacer ! Alacer !* Criaient les gens à messire d'Alegre.

Une *bataille* de notre *Compagnie*, celle du camp de Varennes, chevaucha en la *Case-Dieu* à moins de dix lieues d'ici. Ils durent *méhaigner rudement* les habitants pour qu'ils nous cèdent *pourvéances* ... ce que le roi Charles leur pardonna par lettres plus tard !

Rires, moqueries...

Badefol s'en retourna en *Gascoigne* où il était né et où on *recorde* qu'il mourut *merveilleusement*. La Marche disparut...

Badefol confia Brioude et Auze sur la Saône à ses capitaines Louis Rambaut et le *Limosin*. Rambaut avait pris femme à Brioude ! Une *trop* belle Brivadoise !

Il allait souvent à Auze, à vingt-six lieues de là. Un jour, il apprit que le *Limosin* avait conquis sa belle Vellave ! De retour, il enchaîna le *Limosin* et le traîna demi nu dans Brioude, précédé de trompettes qui criaient à tous sa trahison. Le *Limosin* fut chassé de la ville sans rien qu'une chemise !

Rires ...

*Limosin* se vengea en livrant Rambaut au seigneur baron de la Volte.

Charles, dauphin, depuis roi, en fut satisfait et Rambaut eut la tête coupée.

---

<sup>66</sup> Bertrand du Guesclin, surnommé « le dogue noir de Brocéliande ». Froissart a beaucoup de mal à prononcer son nom qu'il écrit souvent « du Kléquin ».

Moqueries...

Puis les Compagnies à messires Navarre, Cantebruge, Chandos, Hortingo ont enlevé et *failli* à rançonner la mère à notre roi et au duc de Bourbon dans son château de Belleperche. Fort courroucé notre roi a mandé que messire du Guesclin conduisit guerroyer en *Castille* les *Compagnies* qu'on ne voulait ni en royaume de France ni en terres d'*Anglois*. Tant sont morts ou malades qu'on repensa aux anciennes pestes et aux famines que causèrent d'incessantes pluies que nos grands-pères nous contaient. Le Prince Noir et son père le roi Edouard sont morts, la même année.

« **Mais, Bascot, interrompit Froissart,** tu ne nous dis pas ce qu'il advint de messire Armand baron de Laigre ?

« Nous tenions fort le siège autour de la vieille forteresse renforcée par ordre du dauphin Charles.

Malgré trois assauts *épaissement et durement* conduits, jamais le *reparium* d'Alegre ne fut pris.

Jamais, vous dis-je !

Au petit jour du matin précédant l'assaut dont nous pensions qu'il nous donnerait la victoire et les rançons que nous en escomptions, messire Armand sortit hors ses murs avec force chevaliers et hommes armés.

Tout occupés que nous étions à la préparation de notre assaut, nous fûmes surpris. Alegre enfonça nos rangs et moult d'entre nous prenaient déjà la fuite considérant que ce n'était plus leur affaire. Le *touillis* fut si soudain et si dense que les hommes ne gardaient de contact avec leurs capitaines ni de vue ni par les cris.

La plupart des chevaliers limitaient leur action aux abords de la forteresse pour desserrer le siège et causer des dommages. Leur sortie rendait plausible que nous mettions fin à notre projet et quittions les lieux satisfaits du considérable butin ramassé..

Mais nous vîmes qu'un ardent chevalier et une poignée de ses gens descendaient plus bas dans les enrochements. Je sus par la suite que c'était le baron Armand.

Il n'avait point endossé de tabard et rien n'indiquait qui il était.

J'en suis témoin, quelques-uns de nos *routiers* qui fuyaient se retournèrent à temps. Uns furent massacrés, mais d'autres parvinrent à tuer ou blesser les plus proches gardes dudit chevalier. Pris par les crocs de nos armes d'hast, son cheval s'abattit, désarçonnant le sire d'Alegre.

Il fut trop aisé de s'en saisir.

Les plus avertis s'apprêtaient à lui demander son gantelet en signe de reddition. Ils voyaient bien que le chevalier était de haut rang et se réjouissaient par avance de la rançon qu'ils allaient recevoir de l'homme, du château qu'il devait bien posséder, et de son armure, fut-elle incomplète.

Las, trois de nos *coutiliers* brabançons se jetèrent sur le sire d'Alegre et tandis que l'un l'immobilisait, l'autre faisait voler en l'air son bassinet et sa coiffe et lui fracassait le crâne. Le troisième enfonça sa lame par le côté de son corselet inexplicablement entrouvert.

Ne s'attardant pas plus sur le chevalier si rudement abattu, et dont ils ne savaient pas le rang, coutiliers, crocheteurs et autres de nos hommes voyant le siège brisé pour l'heure, se hâtèrent de descendre vers Fonteline où ils voyaient déjà moult de leurs *compaignons* parvenus à leurs chevaux.

**Il se raconte que,** tard le jour suivant, un des *routiers* découvrit Armand qui avait glissé au fond d'un fossé creux d'herbes et de roches. Il n'avait ni tabard, ni badge, ni aucun signe distinctif si ce n'est la qualité de son armure.

Notre homme le conduisit au capitaine Béragon de Chirac et au captal de Buch qui le reconnurent. On le coucha sur un lit dans la tente que Chirac et le captal partageaient.

On le devêtit et un des meilleurs chirurgiens de notre armée le soigna de son mieux. Mais d'Alegre perdait beaucoup de sang de son côté, et son esprit semblait perdu à cause du coup qu'il avait reçu sur la tête.

Toute la nuit nos capitaines restèrent à son chevet. Alegre bredouillait, dit-on, des propos sans cohérence. Il semblait tantôt appeler la dame de Chalencon, et tantôt désespérait de ne plus revoir une jeune bergère qu'il disait s'appeler, je crois, Madeleine. Le lendemain nos capitaines firent savoir aux gens du château que leur sire baron était encore en vie et négocièrent rançon.

Jehan Froissart souligna qu'il se disait que la mort du sire de Laigre n'était pas sans quelque analogie avec celle d'un coseigneur de ladite baronnie, qui advint depuis près d'Alessandria<sup>67</sup> et se nommait Jean d'Armagnac.

**Lors que nous étions encore sous les murs** de la forteresse d'Alegre, l'écho parvint au capital de Buch de la venue de chevaliers levés pour nous prendre. Laissant Alegre comme je vous l'ai dit, nos *compaignons* ont levé les camps, arrimé butin et bagages, et pris la route de Brioude.

Quatre années plus tard, le dogue noir nous emmena combattre en Castille.

Puis nous remontâmes en Navarre où Badefol mourut empoisonné, dit-on par un gâteau aux figues et aux poires que Charles le Mauvais<sup>68</sup> lui offrit au repas<sup>69</sup>.

Après la mort à messire Armand qui fut *féri si mortellement*, un traité fut conclu qui cernait les contours et montants de la rançon.

Les *compaignies* qui *eschellaient* la forteresse obéissaient tantôt à messire La Marche et tantôt à messire Batefol logé à Brioude. Ils s'accordèrent à lever le siège en échange de ladite rançon. Ils quittèrent aussi Brioude contre de fortes sommes d'argent et d'or.

**Le Bascot et Froissart convinrent** que durant plus de quatre ans après la mort d'Armand ce fut un *touillis* inimaginable entre les héritiers du baron.

Les époux des sœurs d'Armand criaient que les dots de leurs épouses leurs conféraient des droits et les voulaient monnayer ou demeurer coseigneurs. La dame d'Alegre issue des Chalancon défendait son usufruit contre le sire de Clavelier que feu son époux avait fait héritier. Sans oublier le capitaine des *routes* à messire Seguin de Badefol qui se nommait Bérançon ou Bérenger de Chirac et pour qui la rançon s'était traduite en droits et péages sur les terres d'Alegre.

Si bien que Berry se fâcha, mit le siège devant Alegre qu'il reprit à Clavelier qui s'y était clos au détriment de la veuve baronne ouairière. Berry s'intitula baron d'Alegre vingt ans durant<sup>70</sup>, avant de songer à y installer son affidé Morin de Torzel, fils à messire Assalit de Torzel capitaine de Nonette pour le compte du sire de Berry, affameur de nos familles depuis Poitiers jusqu'en Bigorre.

Selon Froissart, il était inévitable que La Marche ait voulu prendre Alegre pour se venger de Berry qui lui avait robé Auzon et Nonette. Il était non moins logique que Berry apanagea d'Alegre le fils de son capitaine Assalit de Torzel.

Le Bascot rappela qu'au fil de ces trente-deux années, le jeune chevalier de Torzel, ambitieux capitaine à messire Berry, a obtenu ou racheté un à un, les droits que tenaient messire Raybe de Saint Marcel en Forez époux à dame Agnès d'Alegre sœur à messire Armand. Ceux que messire de Sennetere et Clavelier avait par sa mère Odine d'Alegre, sœur d'Agnès. Ceux que la dame de Chalencon tenait en usufruit. Ceux enfin de messire d'Armaignac le *surourge*<sup>71</sup> à messire Berry que ce rapace avait placé comme capitaine du château d'Alegre, sans oublier ceux de Berry lui-même.

---

<sup>67</sup> En effet Jean III d'Armagnac, fils de Jean II apanagé coseigneur d'Allègre par le duc de Berry, mourut près d'Alessandria, en Italie, non loin à l'Est de Turin. En 1391, lors d'un combat, il avait été pris à demi conscient après avoir trop bu d'eau glacée à une source. Reconnu par un capitaine adverse, il avait fait l'objet d'une demande de rançon, puis était mort. Son frère Bernard hérita des droits sur la seigneurie d'Allègre.

<sup>68</sup> Charles II, roi de Navarre.

<sup>69</sup> En 1366.

<sup>70</sup> Berry se dit baron d'Allègre de 1365 à 1385.

<sup>71</sup> Le gendre.

**Ce Morinot**, poursuivit le Bascot, est un chevalier de Torzel et Ronzières, dans les Montagnes devers Champeix, Saint-Floret, Meilhaud, Saint-Floret, Chadeleuf et moult autres fiefs bellement enviables.

Il était de la mouvance des dauphins d'Auvergne dont la capitale était Vodable.

Ce seigneur vient tout juste d'acquérir les droits détenus il y a peu encore par Béragon de Chirac, à titre de rançon.

Jà, mes pays, voici qu'Alegre est sous un nouveau baron.

Depuis Abbeville sur la rivière Somme, le roi Charles<sup>72</sup>, revenu *fol* d'une chasse une année passée, vient de confirmer les droits de messire Morinot fils à messire Assalit tous deux chevaliers de Torzel.

On dit qu'il relèvera le nom des anciens seigneurs d'Alegre, mais non ses armes de gueules chargées de six fleurs-de-lis.

Ses fils, et les fils que ses fils auront, se diront sires barons d'Alegre ! Mais pour armes ils conserveront de gueules à une tour d'argent, qui sont de leurs ancêtres, avec deux griffons pour supports.

Depuis 1361 jusqu'à ces jours de 1393, sept seigneurs ou coseigneurs différents ont fait flotter leurs bannières sur Alegre et Grazac. Comptez-les avec moi. Après feu Armand, ils furent sa veuve, le sire de Saint Marcel en Forez, Sennetere seigneur de Clavelier, le comte d'*Armagnac*, Bérenger de Chirac, Berry lui-même et désormais ce Morin de Torzel. Pas une année sans qu'un nouveau seigneur se prétende maître d'Alegre !

Ces trente dernières années moult plaintes montent d'Alegre comme des autres possessions de Jean de Berry. Ses paysans se plaignent que la terre était déjà difficile à travailler à flanc de *Baury* et de *Bard*, dans le vent et la neige. Pourquoi sans cesse plus de *charretées* et de *corvées* exigées alors qu'on a été pillés et ardés maintes fois. On a juste rebâti les maisons. Les greniers sont vides. Et quand preuve est faite de ses méfaits, il laisse ses percepteurs être accusés et exécutés à sa place tel ce Jean de Bétizac...

Messire duc de Berry est venu avec sa *bataille*<sup>73</sup> et de nouveaux seigneurs ont écarté les sires de Chardon, de Mollet, du Chier, de Bar, du Pinet et de Courbières, et les autres dont les manoirs ont été *ardés* il y a 30 ans. Eux qui tous *parloient* d'Oc, comme nous ! Qui furent ces bandes de pillards qui *robaient* nos récoltes pour nourrir leurs *haras*<sup>74</sup> et nous ont laissés dans une misère qui dure encore ?

Pourquoi Dieu nous malmène, *nous honnit*, nous *foule* ainsi ?

Il me fut dit que ce Morinot de Torzel tient de son mentor Berry l'idée d'une forteresse toute nouvelle qui serait à l'image des bastilles dont feu notre roi Charles le cinquième entoura sa ville de Paris. Ce serait une forteresse compacte précédée de deux murailles. Le tout comporterait vingt et trois tours, dont neuf pour le logis du baron<sup>75</sup> ! Et aussi que le bourg de Grazac ne serait bientôt plus qu'un faubourg d'Alegre.

---

<sup>72</sup> Charles VI.

<sup>73</sup> Bataille : troupe armée.

<sup>74</sup> Avant d'être un établissement d'élevage des chevaux, un *hara* était un troupeau, une *route*, de chevaux.

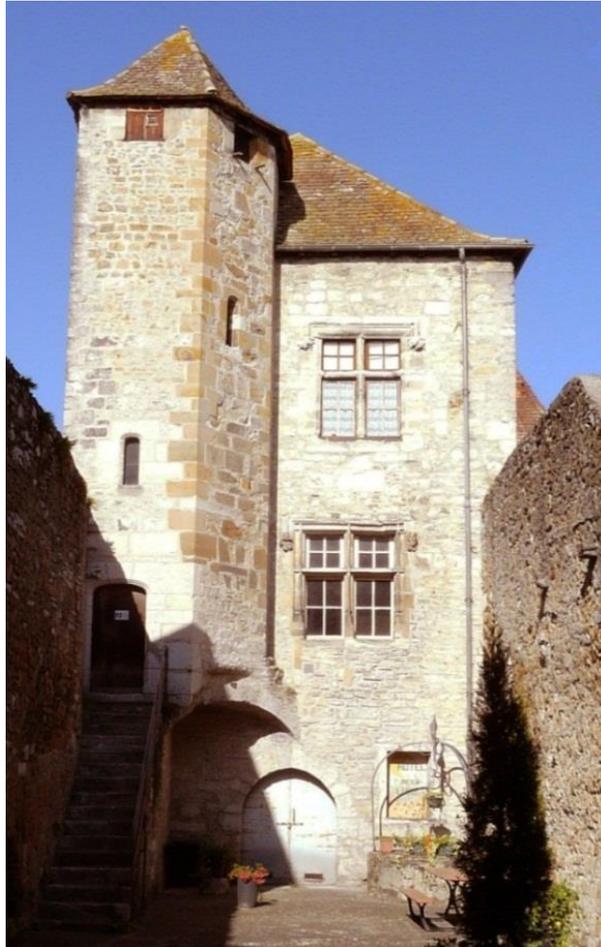
<sup>75</sup> Morinot de Tourzel avait acquis tous les droits sur la baronnie d'Allègre dès 1393. C'est vraisemblablement à partir de cette date que put commencer la construction du château dont les vestiges nous sont visibles, et qu'une tradition a nommés La Potence. La Potence n'est pas vestige du château des chevaliers puis barons d'Alegre. La Porte de Monsieur, la Porte de Ravel, les autres tours visibles ou dont on connaît l'emplacement sous diverses maisons et granges sont vestiges des enceintes et du château bâtis par les chevaliers de Tourzel. Les alignements des maisons, dont celles de la place du Marchédial, proviennent de l'emplacement de l'enceinte extérieure du castrum des Tourzel.

Il ne nous est parvenu aucun vestige identifié avec certitude comme étant du château, tour, fossé et enceinte des d'Alegre. On ne sait pas avec certitude où se trouvait leur castrum. Extrémité nord du demi-rebord du

Jà... Cette nuit-là, dans la taverne de la Lune, à Orthez, trois hommes étaient assemblés. Je les ai vus et écoutés.

Toute la nuit, parla le Bascot de Mauléon...

Et moi, revenant à Alegre qui est le pays où je suis né avant de courir de guerre en guerre, je m'en vais le faire savoir aux habitants du faubourg qu'on dit Grazac, à l'ombre de son église à messire Saint Martin.



L'Hôtel de La Lune, à Orthez.

---

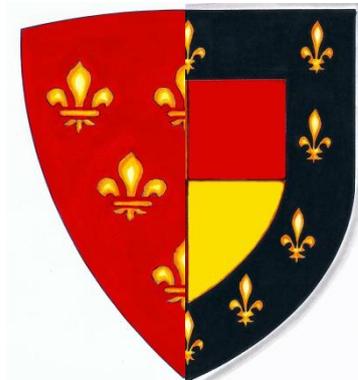
cratère de Bauray ? Neck sud du même demi-rebord ? certains ont même évoqué Châteauneuf où en effet exista un castrum, habitat, église ou chapelle et château.



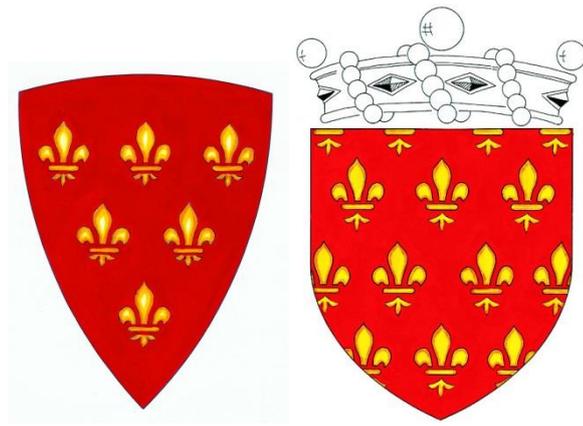
Hypothèse de restitution du site de Baury avec le château d'Armand d'Alegre, à gauche, sur le neck, avec son enceinte de 1359, et à droite la tour de guet de Pouzols à la pointe nord du rebord de cratère, point le plus élevé.

**Voyez à suivre le complément historique et le témoignage intégral du Bascot...**

G. Duflos  
Pour les Amis d'Allègre.  
2013



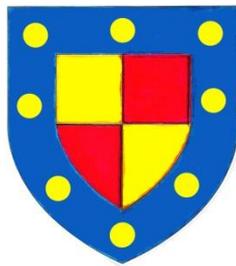
Ecu mi-parti qui aurait été porté par Armand IV.  
Au 1, d'Alegre, pour Armand IV; au 2, de Chalencou, pour son épouse Alix.



Ecus portés par les membres de la maison d'Alegre.



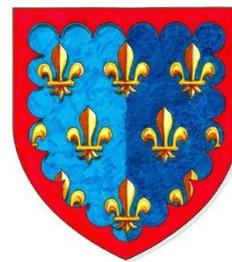
Alegre



Badefol



La Marche



Jean de France



Tourzel